

trace des skis entrelacée par Sophie et moi face à ta hauteur bienveillante, sous la brûlure du soleil de dix heures. Et encore, descente poussiéreuse, en été, avec ce regard incrédule à la grande arête ouest faite la veille, cette course sur les gendarmes solitaires méditant sur leur future chute dans l'abîme glacé de la Mayer-Dibona..

Et toutes ces montées pour rien, pour le plaisir, comme aujourd'hui, jusqu'au bout de la moraine, pour rêver dans quelque creux de blocs sous le col des Ecrins. Imaginant le calvaire de Capdepon rampant deux jours durant vers la Bérarde avec la vision des cadavres de ses compagnons et de sa sœur pour tout viatique... Ou la chute de Rigotti, en face, au col de Bonne Pierre. Rêvant à tout, à rien, aux bêtes aperçues quelquefois, à l'Himalaya, aux vieilles courses, les miennes, celles des autres, aux disparus, à tout ce que peut contenir d'indéchiffrable à tout autre ce misérable et stérile recoin du monde. Tel serait le rôle du poète : "mise en clair des messages" dit Saint John Perse.

Voilà que je me suis endormi comme un enfant sur sa page. Un peu d'exercice, un repas frugal, du soleil, et voilà le meilleur des soporifiques pour la bête. Je relis au début de ce cahier les pages dues à une lointaine période d'insomnies de ma jeunesse ; j'y affirmais l'ascèse de l'escalade, la toute puissance bienheureuse du présent. J'avais raison, foin de tout ce passé ! Une envie de sommet me prend. Je caresse doucement les blocs autour de moi ; rugosité amicale à ma paume, cruelle à la pulpe de mes doigts si j'insiste. Je commence à sentir tous ces angles qui s'incrustent dans mon dos, indifférents. Je vais me lever, m'étirer, et courir dans la descente (au début du moins, car quelques craquements dans les genoux auront tôt fait de me ramener à une allure normale). Je vais de nouveau pouvoir parler aux hommes ; est-ce la vue de tant de pierres ?

La Bérarde

Voilà quelques jours que je n'ai pas repris la plume. C'est bon signe dans cette nouvelle crise de solitude.

Il a fait un temps splendide, et j'ai remis mes pas dans les anciens sentiers ; avec quelle prudence au début, et quelle timidité mes mains et mes pieds ont redécouvert les arêtes faciles faites dans ma jeunesse. Timidité, oui ; j'ai refait les voies normales, mais de celles où il n'y a personne, car l'alpinisme solitaire, même à un si faible niveau, est un vice qu'il faut cacher, car par trop asocial. Le pratiquer pour s'en vanter ensuite est relatif, fonction d'un public, donc exhibitionnisme ; quant à le pratiquer franchement devant d'autres cordées, m'as-tu-vu, ça me paralyserait ou me ferait faire des folies, alors que je veux simplement être seul avec moi-même ; la montagne alors m'est miroir.

J'ai donc fait la Grande Aiguille de la Bérarde, si monotone paraît-il, mais où je ne me suis pas ennuyé un seul instant. Il y a si peu d'escalade que c'était un plaisir que de m'être un peu trompé et de trouver quelques pas où faire attention pour rejoindre l'arête sommitale. Plaisir des courses de rocher regard en arrière : j'étais

là, sur cette dalle, mes mains ont croché derrière ses feuillets, mes pieds ont effleuré ses cristaux rugueux. C'est fini. La dalle est seule de nouveau au grand soleil du monde, à jamais, comme si je ne l'avais jamais touchée. Trace encore plus fugitive que sur la neige. Et pourtant, cette plaque, elle m'a vu avoir peur sur elle, me crispé, ou être heureux de la franchir. Le seul souvenir sera mien, peut-être une simple écorchure aux phalanges, peut-être tout l'instant dans sa viscéralité, si c'était très difficile. J'aurais pu y tomber. Indifférence du granite.

Qu'ai-je fait d'autre jusqu'à présent que me servir du monde comme de la dalle, comme la plupart, pour faire naître en moi les émotions, faire vibrer mes neurones dans leur foutue boîte d'os, à en affoler mon cœur, qui affole mes neurones en retour, et je vis, paraît-il, alors que tout cela se fait sans moi?

Belle intelligence de l'homme, comme le vol tendu des flèches dans l'azur; mais éclatent misérablement les meilleures flèches contre la dalle de granite du monde. Et moi, je ne suis qu'une flèche d'enfant. Si je pouvais un jour considérer ma vie et mes actes comme mon ombre de grimpeur sur la dalle. En fait, j'y arrive très bien, à me pénétrer de cette insignifiance, de cette fugacité, mais quelque chose en moi se révolte et ne peut l'accepter. D'où la souffrance.

Mais, je l'ai dit, je ne souffrais pas sur mon sommet. Il fallait que le monde serve et, comme tout toxicomane, en pleine rechute, il m'a paru inévitable d'augmenter la dose, de faire un peu plus difficile. J'ai choisi l'arête est de la pointe du Vallon des Etages qui se profilait contre de beaux cumulus montés du Valgaudemar.

Cette dernière course a été un enchantement. J'ai bivouaqué près du glacier de l'Âne, comme d'habitude pourrais-je dire, puisque j'étais passé là pour la même voie normale et la face sud. Autant dire que la remontée du vallon du Chardon, enfoui sous les caillasses à tel point qu'on ne voit plus le glacier, ne fut plus qu'une longue méditation sur les jours enfuis, si pleins de joie; des visages amis me souriaient, et quand je levais les yeux, je m'attendais presque à voir la silhouette d'un de mes compagnons d'autrefois cheminant silencieusement parmi les pierres.

Après avoir remonté les raides pentes morainiques, à la limite du petit glacier, j'ai fait une fois de plus les gestes aimés, car ils sont dans l'homme depuis des dizaines de milliers d'années : puiser l'eau au ruisseau voisin, cuire mes aliments entre quelques blocs abrités du vent, aplanir le sol de ma couche après avoir enlevé les cailloux les plus pointus, en faire un muret coupe-vent. Quelle petite surface j'occupe sur la terre: exactement celle d'une tombe. Bien vite je me suis glissé dans le pied d'éléphant, et, sirotant mon bouillon, j'ai guetté l'apparition des premières étoiles, espérant que personne n'ait eu la même idée que moi et ne vienne troubler, bien involontairement, ma petite fête.

Ai-je dormi ? Oui, bien sûr. Mais il a fallu comme toujours que je me force à fermer les yeux car ce ciel nocturne me fascine comme un vertige: je vais y tomber et m'y perdre, et il faut toute la dureté d'une pierre sous ma hanche pour me persuader de mon inamovible poids terrestre. Entre deux bouffées de sommeil, chaque fois que je passe d'une position inconfortable à une autre, je glisse un regard

vers ces m
lumière fo
plus énigm
pourtant el
excellence
Mais je n'e
rien et que
nos facult
muettes et
regards pa
témoinner

L'aube
l'Ailefroid
le soleil di
c'est-à-dir
ce jaillisse
d'orgueil a
pourtant fi
Clot Châte
col ; à leu
rochers so
maximum
odeur de
d'enlever

Une b
glacier, en
retrouver
ne peux n
grand pill
descend m

Le roc
il s'améli
n'y a que
droite, le
suspend
que serai
les caillo
montagne

L'acci
ce la por
l'expose
doigts, à

vers ces mondes indifférents, qui n'existent peut-être même plus et dont seule la lumière fossile me parvient, qui font la nuit si mystérieuse et mes montagnes encore plus énigmatiques que le sphynx car elles ne posent même pas de question. Et pourtant elles sont comme quelqu'un prêt à dire quelque chose, le Maître-Mot par excellence que nous attendons tous et qui ferait enfin voler en éclats ces apparences. Mais je n'entends rien, ne comprends rien. Pénible sensation de n'être absolument rien et que seules elles vivent, dans des univers de pensée cosmique inaccessibles à nos facultés. Ou peut-être souffrent-elles autant que nous, plus encore, d'être muettes et de ne pouvoir pousser ce cri libérateur? Ou suis-je un des innombrables regards par lequel le Créateur se contemple dans Son Infinité? Et me faut-il témoigner et encore témoigner ?

L'aube blafarde, puis l'aurore, cette explosion de lumière pressentie derrière l'Ailefroide, ont tôt fait de chasser ces infinis pascaliens de ma conscience, et bientôt le soleil dilate mon moi jusqu'à ses dimensions habituelles, et même un peu au-delà, c'est-à-dire que je conçois presque comme une preuve de supériorité "d'affronter" ce jaillissement de roches enflammées, qui n'en peuvent mais. Ce petit nuage d'orgueil adolescent est vite dissipé par mes premiers pas laborieux dans les rochers pourtant faciles, mais verglacés, qui donnent accès aux vires de la montée au col de Clot Châtel où commence "mon" arête. Je retrouve le soleil dans les névés sous le col ; à leur sommet, j'abandonne le piolet, désormais inutile, et je continue. Les rochers sont toujours aussi pourris; seul je peux me permettre d'en faire tomber un maximum, ce qui me fait une arrivée triomphale au col : canonnade, poussière, odeur de soufre, sueur, il ne manque qu'un peu de sang pour avoir l'impression d'enlever une barricade.

Une bise fraîche monte du versant nord, encore en partie dans l'ombre. Le glacier, en cette fin de saison, y est écartelé de crevasses, et j'ai bien du mal à retrouver notre approche zigzagante de la face nord, il y a longtemps déjà. D'ici, je ne peux malheureusement pas revoir notre itinéraire dans la face, masqué par un grand pilier qui tombe du sommet est, ce qui ramène mon regard à l'endroit d'où descend mon arête d'aujourd'hui; je m'en approche doucement.

Le rocher, pour éviter un petit gendarme, est détestable mais facile. Petit à petit il s'améliore quand la pente se redresse. Les mouvements naissent naturellement; il n'y a que peu de difficultés de toute façon. Je reconnais certains passages. À ma droite, le vide se creuse, sinistrement accentué par des benues de pierres instables suspendues entre des bandes de neige glacée. Étrange comme je visualise bien ce que serait ma chute : une seconde de glissade, les ongles s'arrachant dans la glace et les cailloux, puis plus rien que le bruit des pierres qui dégringolent. Silence sur la montagne de nouveau. Ai-je jamais existé?

L'accident-suicide, non pas pour en finir, mais curiosité suprême. La Mort, est-ce la porte? Mais quel recul! toujours la viande qui commande surtout quand on l'expose. Dix mètres au-dessus d'un piton, on ne pense qu'à vivre, de tous ses doigts, à s'incruster le quartz dans la chair. Combien de fois, un dur passage franchi,

au relais, as-tu vu tes doigts saigner, la peau arrachée comme au papier de verre; et tu n'avais rien senti, excepté ton poids sur le vide, et l'éclatement possible de tes os sur les blocs en dessous; divination et mystère de la viande: elle sait. Vivre, c'est ne pas mourir, et Dieu, quelle jouissance! Celle de la bête, car nous en sommes, et hélas, il nous a été donné de nous en apercevoir. Sale tour qu'on nous joue. Prix de l'intelligence, exorbitant!

Mais le soleil me chauffe le dos, les prises sont nombreuses et solides si on les choisit bien; pourquoi tomber? Un passage un peu étroit et aérien, et voilà la cheminée; pourtant j'ai l'impression de grimper doucement et de prendre mon temps. Rapidité du solitaire, toujours étonnante. Ici est la seule difficulté de la course: un passage de troisième degré, haut d'une vingtaine de mètres, assez vertical. Attention soutenue, économie des efforts; le point d'assurage intermédiaire est dépassé. Grand écart; la sortie directe est déversante: surtout ne pas m'y enfermer... Échappée délicate, à mon faible niveau, sur la droite. Joie de la bonne prise; coup d'œil au-dessous maintenant que je n'ai plus qu'un geste sûr à faire pour me rétablir; narguer le couloir béant, traîtreusement ensoleillé qui m'attendait de toutes ses dalles...

Beauté de l'escalade, ascèse automatique, car elle tue la pensée, brisant le cercle maudit, au profit d'une autre connaissance; tout n'est plus que joie, car contact, nécessité du corps, donc de la bête, qui là n'est plus haïssable, au contraire, au-delà des concepts et de leurs enchaînements logiques. Pensée, ou plutôt non-pensée, unique, sans seconde, concentrée sur un point, tout entière dans le présent. Probablement une bonne approche de l'arrêt de la dispersion mentale dont il est question dans le yoga ou le zen. Passage à une sur-connaissance; aucun géologue, s'il n'est alpiniste (mais beaucoup le sont par nécessité et passion) n'a peut-être une connaissance aussi complète, poétique, sensuelle, de ses roches.

Je n'ai pas souvenir d'avoir eu aucun souci pendant que j'affrontais une montagne, non à cause du "divertissement" pascalien, mais parce que j'avais replacé mon vrai moi à sa juste dimension dans le Cosmos, ainsi ne pouvait-il en souffrir. Tout était resté dans la vallée, et le passage par cet état de grâce était rémanent, prolongeant son effet quelque temps au retour chez les hommes, dans le sens d'une plus grande indulgence; curieusement, la fuite misanthropique pour guérir la misanthropie. Et c'est toujours vrai à l'heure où j'écris.

La difficulté était souhaitable, mais non indispensable. Même en terrain facile, une sorte de paix dans la marche, légère tension vers le but du sommet, même modeste, descendait sur moi. Instant présent uniquement, donc éternité. Capacité de sentir le monde autour de mon petit moi, à peine séparé de lui par une impalpable membrane; et pas seulement le paysage, aussi beau et large fût-il, mais tout l'univers en un zoom fantastique, immense expansion de mon esprit jusqu'aux galaxies des galaxies... Anéantissement, bref, hélas, du moi, du lieu, et des contingences.

Après cela, même si on l'oublie, ou qu'on n'en était pas conscient, on ne fait que se tromper, ou plutôt on nous trompe, une telle vision étant trop dangereuse pour

tous les manipulateurs. Fierté, donc, d'avoir fait telle TD; plaisir mal identifié en réalité. TD est seulement le pauvre vocable trouvé pour ramener à nos dimensions et faire passer chez les autres l'intensité d'extase atteinte, d'anéantissement du moi par le présent sans passé ni futur. Beaucoup s'y trompent; ils ne se savent pas en extase, c'est tout. Leur pardonner leur orgueil et leur vanité, qui sont à la dimension de leur extase ignorée.

Encore cent mètres branlants et je suis au sommet. Plus rien que l'air vibrant et un peu de vent. Souvenirs toujours. Je me penche un peu sur le versant nord ("Un homme se penche sur son passé", j'ai toujours aimé ce titre d'un bouquin de Constantin-Weyer) d'où nous sortîmes un jour, conscients d'avoir fait une grande course: quelques rochers pourris, qui se dérobent brusquement, tellement anonymes, et pourtant remontés autrefois avec une majesté dans le geste, une gravité de nouvel initié; approchant de cette arête étroite d'où l'horizon nous serait rendu, nous savions accéder au grand alpinisme. Jeunesse bienheureuse que je me fis à cette époque...

Tout autour de moi l'Oisans dresse ses pics brunis par la fin de l'été; seul en face, l'étincellement des Rouies lutte contre le Sud roussi. Une cordée vers la rimaye: deux points. Le lac sous le col de la Lavey a toujours ce vert opaque des lacs de moraine, qui montre bien, tant il est minéral, qu'ils sont à peine de l'eau, mais un extrait de toutes ces glaces et ces pierres, presque une roche, comme on le dit du pétrole.

Calé entre deux blocs, berger comptant le troupeau de mes cimes je m'endors dans la lumière dévorante du soleil. Que dire de plus de cette journée qui n'est dit là ? J'étais heureux comme une bête, communiant malgré ce trompeur sommeil animal, bourré de souvenirs, de notations sans fin sur le jeu des ombres, des nuages, de l'air sur ma peau, de la légère brûlure palpitante du sang au bout de mes doigts... Une course de plus, c'est-à-dire une journée de plus de ma vie isolée à jamais de la grisaille des jours tous semblables. Et pas par ce que j'en écris, il faudrait des volumes entiers. Depuis des années et des années que je cours les Alpes, même après cette assez longue interruption, je peux reconstituer presque heure par heure chacun de ces jours passés à me frayer un difficile chemin vers une cime; et pour beaucoup de sommets, c'est presque mètre par mètre que je pourrais dire. Ainsi je mesure mon âge, car c'est à des profondeurs immenses de l'océan du temps qu'il me faut maintenant aller chercher certaines de ces perles, souvent les plus belles, les courses d'avant mes vingt ans.

La Bérarde

Un répit, de nouveau, dans ce besoin de me confesser, la plume à la main, et pour cause: je n'étais plus tout seul, enfin si l'on veut bien s'illusionner. C'était la femme en question avec qui j'avais échangé quelques mots, alors que j'essayais de franchir d'anciens passages dans les blocs de l'autre côté du Vénéon; sans grand succès d'ailleurs, mais maintenant ça va tout de même mieux, bien que je sois encore loin



Aquarelle de Kate Richardson

de mes a
immuable
j'ai bien d
fidèles.

Depui
promener
ruisselan
Nous avo
vacances
gestes à
faire une
la cervell
on ne pe
raison.

Moi o
m'envah
morts; ri
dies.

Marr
vieille o
engluem
pu imag
baptiser
a toujou
juteux s

Trois
La h
empêch
vagues
d'en fir

L'id
d'autre
d'os; si

Un

Au
tout be
de l'ar
et pour

Je s

La

À trois

de mes anciennes possibilités; facilité de juger sa décrépitude face à ces blocs immuables, qui exigent toujours la même somme d'équilibre et de force, somme que j'ai bien du mal à réunir maintenant; cependant, les vieux réflexes sont toujours là, fidèles.

Depuis je l'ai revue, et nous avons rapidement sympathisé au point d'aller se promener ensemble du côté du Châtelleret un jour de pluie, pour apercevoir la Meije ruisselante de neige fondue. Naturellement, tout cela s'est terminé comme prévu. Nous avons fait l'amour, pas trop mal, ma foi, avant qu'elle ne quitte la Bérarde, ses vacances finies. J'ai promis de la revoir, et j'en aurais presque envie, mais que de gestes à refaire, tellement usés et vides maintenant. S'apprivoiser, s'attacher, lui faire une place, envahissante peut-être, au milieu de ce bric-à-brac qui m'encombre la cervelle comme un vieux grenier poussiéreux : "non, ça peut encore servir, et ça, on ne peut pas le jeter, j'y tiens...". Pour elle, tout serait bon pour la poubelle, à juste raison.

Moi qui étais presque heureux de mes dernières courses, une noire dépression m'envahit. Marre des hommes, creux comme les vieux arbres morts. Debout et morts; rien à en tirer pour construire quoi que ce soit; juste bons à allumer des incendies.

Marre de moi; ça pense, ça bouffe, ça baise... Quelle peur de retomber dans cette vieille ornière de l'amour ou du mensonge odieux par crainte de la solitude. Cet engluement qui, cette fois, me mènera à la vieillesse et à la mort, que je n'ai jamais pu imaginer sous cette forme ignoble qu'il a bien fallu, pour en masquer l'horreur, baptiser "pleine de grandeur": l'agonie paisible en gâtisme. Alors que pour moi elle a toujours été je ne sais pourquoi, l'image redoutée et magnifique de l'éclatement juteux sur les rocs.

Trois heures du matin.

La hantise de l'ornière, l'absurdité de ma vie, m'ont soudain réveillé, ou plutôt empêché de dormir. Désespoir gluant qui me recouvre par lourdes et poisseuses vagues successives. M'évader, lâcheté probablement, mais qu'importe. Besoin inouï d'en finir une bonne fois pour toutes.

L'idée a vite germé; partir pour une grande course, revivre les heures lumineuses d'autrefois, jusqu'à la chute. Grand éclat de rire face au néant; fracas de la boîte d'os; silence, silence, enfin. Paix.

Un peu plus haut que le refuge Temple-Ecrins.

Au bon soleil du matin, vautre dans l'herbe rase, admirant le glacier de la Pilatte tout baigné de lumière projetant haut les Bans dans l'azur. Délicatesse et précision de l'arête de neige de la pointe de la Pilatte, féminité blanche et presque impalpable, et pourtant ô combien dure (presque virile), dans son élégance mathématique.

Je suis un peu plus calme que cette nuit.

La marche et le somme que je viens de faire doivent y être pour quelque chose. À trois heures, j'ai fait mon dernier sac, vite, tant j'avais hâte de jaillir hors de la



Kate Richardson

tente, hors de moi-même, pour me perdre dans la nuit. Je n'ai retrouvé un rythme de marche normal qu'au Carrelet. Avant, j'ai presque couru, sans prêter attention au froid, au fracas humide du Vénéon phosphorescent sous un quartier de lune, là au fond, dans l'ombre immense de l'Encoula. Les parfums de résine des pins du Carrelet, restes de la chaleur du jour, balsamiques, et la douceur du sable après mes trébuchements fous dans la Ruine, ont fini de m'apaiser pour la lente montée sur le chemin du col de la Temple. Silence profond, malgré le bruit des torrents. La haute muraille de l'Ailefroide y veille de tout son poids d'ombre. Mon but.

Le jour pointait quand je suis passé devant le refuge, trop tard pour rencontrer des cordées, trop tôt pour les touristes, qui ne connaîtront jamais les aubes de l'Alpe, encore endormis qu'ils sont dans les couvertures puantes, bétail à l'étable..... Encore un peu de chemin et je suis arrivé au bout de mon élan; ce n'était plus que le début d'une belle journée et je n'avais pas dormi: un petit creux d'herbe, la veste en duvet, le pied d'éléphant et je me suis endormi, enfin...

Aujourd'hui est peut-être mon avant-dernier jour. Réconfortante pensée qui fait étinceler la beauté du monde sous mes yeux; pas seulement les montagnes, mais ce brin d'herbe frémissant sous les caresses de la lumière, les enfants qui font rouler des pierres sur le sentier du col de la Temple. Comme un rutilant coucher de soleil avant les ténèbres.

Glacier de Coste Rouge.

Lente montée au bivouac, en coupant dans les éboulis croulants sous le pic de la Temple, pour franchir l'épaule qui mène au petit glacier de Coste Rouge. Il y a de vieilles plateformes que je remets en état; remonter les murettes pour couper le vent, enlever toutes les petites pierres qui pourraient rendre la couche inconfortable... Odeur de terre remuée et de soufre quand j'envoie rouler quelques gros blocs dans la pente. L'eau n'est pas loin, coulant d'un reste de névé en dessus des grands surplombs qui dominent.

De l'autre côté du glacier, l'immense face nord-ouest de l'Ailefroide lance ses dalles à l'assaut du ciel. Ce n'est pas une de ces murailles aériennes et élancées; non, un énorme rempart, compact, presque uniforme et lourd, n'était la puissante musculature des piliers qui gonflent sa surface. Quelques plaques de glace, rébarbatives plus encore que le roc, soulignent son inaccessibilité. Et pourtant des hommes sont passés au milieu de ses mille mètres de vide, pour déboucher dans les lointains créneaux de l'arête sommitale, là-haut à contre-jour. Rêve d'autrefois, jamais réalisé et, hélas, irréalisable encore maintenant, même empli de ma volonté de mort. Je n'irais pas assez loin au-dessus de la rimaye, en supposant que j'arrive à la franchir, car elle est très ouverte. Or je veux tout de même retrouver l'altitude et le vide avant d'en finir. C'est pourquoi j'ai choisi Coste Rouge, l'arête nord de l'Ailefroide donc, qui limite à gauche l'immense muraille que je contemple. Vue d'ici, elle est écrasée et déformée par la perspective. Mais je porte en moi son image, telle que je la vis pour la première fois du col de la Temple, au petit matin, frontière aiguë entre la

lumière divine du glacier suspendu de la face nord et l'ombre infernale de la face nord-ouest, fil symbolique d'une épée de justice brandie dans l'azur. Sur ses tours et ses ressauts dont l'escalade est difficile mais non extrême, je rêve de m'élever dans cette même lumière, aussi haut que possible, à la cime peut-être... Ou bien tomberai-je, à gauche en pleine clarté, à droite dans l'ombre froide; symbolique équilibre, et symbolique chute. Je sais que j'y goûterai ma dernière grande joie.

Le soleil a commencé à jouer avec la grande paroi nord-ouest, longtemps après avoir plongé dans les ressauts du glacier Long, l'autre limite de la face. Souvenirs encore de cette course, toute entière dans l'ombre de la muraille, où l'on n'a jamais l'impression de prendre de la hauteur, malgré les longueurs de corde successives dans les séracs grisâtres, tant l'arête sommitale reste éloignée. Puissance des Ténèbres; depuis longtemps le soleil baigne à grands flots toutes les rousseurs de l'Oisans, comme un fil d'argent le Vénéon serpente au fond du gouffre, évitant de son mieux, malgré toute sa puissance, les énormes cônes d'éboulis qui s'étalent au bas des versants; et l'on est accroché à notre pente luisante, et froide de toute cette ombre concentrée, sans espoir de lumière. La retrouver à la brèche de sortie, où, entre deux rouges piliers de granite, le glacier de la Pilatte et les Bans sont une vision insupportable de blancheur après cette obscurité de cave, tient du miracle; des ressuscités clignent des yeux étonnés à la lumière du monde craignant presque quelque Jugement Dernier.

Chutes de pierres, invisibles, avec l'arrivée tardive du soleil dans la face.

Silence.

Le soir, lorsque toutes les autres montagnes vassales ont disparu dans la marée montante des ombres, l'Ailefroide se décide à montrer comme elle pourrait être belle, si elle voulait faire comme le vulgaire; ses granites flambent comme des soies chinoises précieuses d'être si rares, des vapeurs diaphanes jouent avec ses arêtes; elle est la reine, consciente de sa beauté et se laisse admirer, presque désirable, elle, l'inaccessible, presque humaine. Ce moment de faiblesse, mais pas d'abandon, jamais, est de courte durée. Bientôt les fastes solaires s'achèvent, une grisaille livide envahit tout, et voilà de nouveau dans toute sa rigueur et son orgueilleuse solitude, non plus la reine humanisée de tout à l'heure, mais la Déesse cruelle, encore plus farouche par contraste, d'un autre ordre: l'Ailefroide, la bien nommée (Mallarmé n'eût pas désavoué, je pense). Heureusement, la nuit miséricordieuse engloutit cette vision d'horreur. Et moi aussi, qui finis de boire, en me brûlant encore un peu les lèvres au quart métallique, ma tisane des glaciers; petites fleurs telles que l'Alpe en produit, minuscules, mais si odorantes aux doigts quand on les froisse, et dont je m'aperçois que je ne saurai jamais le nom.

Matin.

Aucune raison de me presser; le froid humide m'a réveillé. Le brouillard est là, mouillant mon pied d'éléphant de son haleine glaciale; simple brume ou changement de temps ? Je ne sais. L'aube commence à tout grisailier autour de moi, pendant que le réchaud ronronne, doucement; il a eu froid lui aussi.

Je vais monter au col de Coste Rouge où commence mon arête, pour voir. Drôle si le mauvais temps me chassait maintenant que ma décision est prise; bien sûr, on peut grimper sous la pluie et la neige, mais je rêve encore de monter vers un ciel bleu-noir derrière mes lunettes.

Col de Coste Rouge.

Le brouillard commence à monter de l'autre côté du col, de plus en plus vite; je vois apparaître le couloir de neige qui plonge sur le versant du glacier Noir. Personne dedans; je serai seul, donc. En même temps, la luminosité augmente, le soleil va percer, je le sens; derrière moi, soudain, le cadeau d'un magnifique spectre de Brocken formé par mon ombre qui se projette en irisations colorées sur le fond du brouillard qui règne, toujours immobile, sur le glacier de Coste Rouge, me privant de la grande face nord-ouest. J'écarte les bras; il se forme une grande croix lumineuse et impalpable. Signe de mort ? Comment ne pas penser à la vision de Whymper et des Taugwalder, à la descente du Cervin, après la première ascension, et surtout le terrible accident dans lequel les quatre autres participants venaient de trouver la mort. Mais non, il me suffit de baisser les bras, de les agiter, comme un sémaphore, pour supprimer la croix et me persuader de la parfaite objectivité du phénomène optique, splendide d'ailleurs, et qui disparaît avec la totale victoire du soleil sur le versant est. Libre à moi d'y trouver un signe, menace ou encouragement, mais je suis trop de mon époque et pas assez poète depuis La décision...

Toutes les grandes murailles familières, balafrées de couloirs de glace, qui bordent le glacier Noir en prolongement de l'Ailefroide, s'érigent, majestueusement, jusqu'au Pelvoux, là-bas, où dansent encore des brumes. Beau temps.

Et la peur.

Au-dessus de moi, le premier ressaut de l'arête se profile tout en ombre sur le ciel bleu, me cachant la suite et le sommet, mais laissant pressentir, malgré sa hauteur, qu'il n'est que l'avant-garde de l'immensité de pierre qui guette au-delà. L'escalade commence dès le premier mètre; pas de frontière plus nette que celle-là, et je ne serai plus de ce monde facile et horizontal du col, celui des hommes, avec ses champs, même de bataille, avec sa bonne chaleur d'étable. J'ai touché le rocher du versant ouest, là où se déroule le début de la course; il est glacial malgré l'heure tardive. Je suis revenu m'équiper au soleil; seul, c'est rapide. La corde très fine que j'ai prise restera en principe dans le sac, par dessus l'équipement de bivouac que j'emporte, je ne sais trop pourquoi, sinon ne pas laisser trace de mon passage. Mettre le baudrier, serrer minutieusement les chaussures, quelques anneaux de corde et mousquetons pour les points de repos, deux pitons; le marteau et deux broches à glace dans la poche supérieure du sac. Mon sac, vieux compagnon, bien fait, compact, sans plis, usé plus encore que moi aux angles, montrant la trame, blanchi sur mon dos par la sueur et la lumière, partie de moi; ma coquille sur mon dos d'escargot-grimpeur.

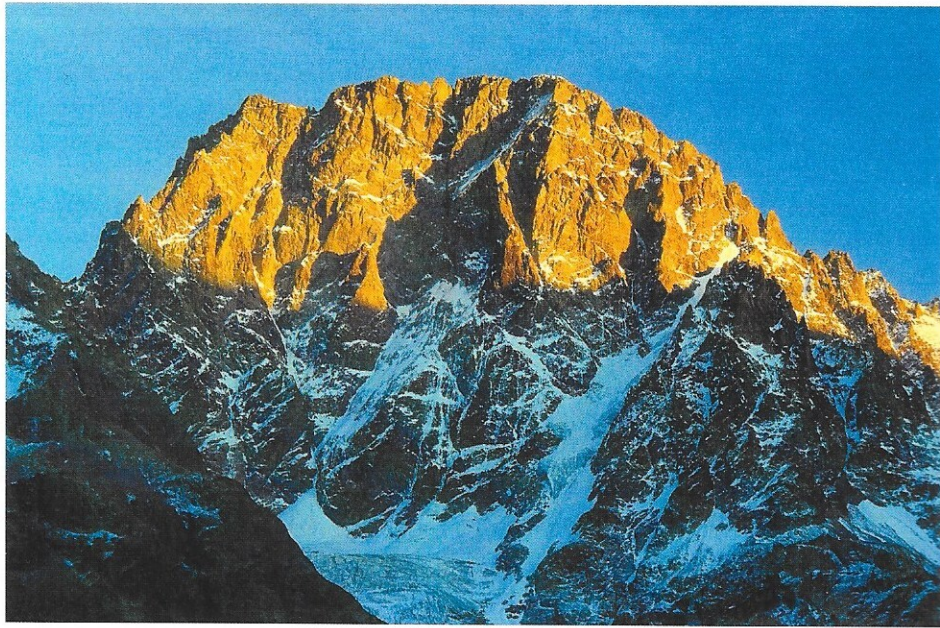


Je m
goût fa
moins p
ment l'a

Nett
sont d'E
seul cap
chichem
qu'on e
temple
l'admira
mais on
franchi
premièr
vertical
commu

Que

Où,
plus qu
Turenne
mais qu
lâche. J
amalg
Salut à



L'Ailefroide occidentale, à gauche l'arête de Coste-Rouge



Ailefroide orientale + Centrale

Avertissement

C'est
ami
grand
exactement
des Écrins.
la gendarme
sur le terrain
si son propre
son auteur.
tout nom po
mes cama
probableme
soit qu'il se
qu'un de se
je pense en

Au cas,
œuvre, je l'
la faisant p
tellement se
et même p
mêmes ang
coureurs de
qu'un tel ju
qu'en feraie
cherchent
mystérieuse

Mag au
(Sur l'é
R.M. Ri
Pr

arête, pour voir. Drôle
est prise; bien sûr, on
onter vers un ciel bleu

e plus en plus vite; je
glacier Noir. Personne
ugmente, le soleil va
magnifique spectre de
lorées sur le fond du
te Rouge, me privant
e une grande croix
penser à la vision de
première ascension,
participants venaient de
es agiter, comme un
rfaite objectivité du
la totale victoire du
ou encouragement,
écision...

loirs de glace, qui
t. majestueusement,
temps.

en ombre sur le ciel
malgré sa hauteur,
au-delà. L'escalade
elle-là, et je ne serai
A, avec ses champs,
e rocher du versant
l'heure tardive. Je
s fine que j'ai prise
mac que j'emporte,
passage. Mettre le
eaux de corde et
et deux broches à
pagnon, bien fait,
t la trame, blanchi
uille sur mon dos



Glacier de l'Ailefroide orientale

Je me force à grignoter un peu, à boire plutôt, car il ne passe pas grand-chose; goût familier de l'anxiété qu'il faudrait être Brillat-Savarin pour bien décrire, au moins par la négative. Vivement les premiers gestes qui délivrent, en principe, vivement l'action.

Nettoyage maniaque des semelles enfin, de tous les graviers, sable et boue, qui sont d'En-Bas, jusqu'à sentir le caoutchouc sec et rêche des vibrans sous la main, seul capable de ne pas souiller le roc, qui est d'En-Haut, et condition de l'équilibre chichement toléré du grimpeur dans cet univers étranger. En bon baptisé, je dirais qu'on entre en escalade comme en tout lieu de culte; on était sur le parvis, devant le temple dressé qui appelle la Foi, ou du moins, par sa représentation de la Création, l'admiration pour le lointain et anonyme (pour moi) architecte, fût-il le seul hasard; mais on est encore dehors, libre de tourner ses regards et ses pas ailleurs. Dès le seuil franchi, autre monde; purification-nettoyage, oppressante angoisse dans l'ombre-première longueur, irruption de la majesté de cet espace mystique dans la nef verticalité, et tout au haut de l'allée centrale, le choeur-sommet et son autel-communion contre un vitrail-ciel de Paradis.

Quel illuminé je fais !

Oui, je sais. L'angoisse des premiers mètres, surtout au froid; j'ai peur, encore plus que d'habitude, et pourtant, je sais que je ne ferai pas demi-tour. L'inverse de Turenne; c'est l'esprit qui tremble, pas la carcasse, qui a seulement un peu froid, mais qui, où qu'elle aille, s'agrippera comme une bête. L'esprit seul est faible et lâche. Je lui ferai encore écrire ses impressions au long de l'arête, à cet étrange amalgame, pour témoigner, puisqu'on retrouvera probablement un jour ce cahier. Salut à toi, futur lecteur; puisses-tu me comprendre et me pardonner.

J'aurai le temps de scribouiller; aux portes de l'éternité il ne compte plus beaucoup. Adieu les soucis de l'horaire.

C'est parti.

Avant la Tour Pointue.

Soleil . Et joie! Incroyable , comme toujours. Je souris. NON, je ris intérieurement; petites contractions retenues derrière la gorge, au creux de l'estomac, aux coins des yeux, lèvres fermées. Je me suis arrêté pour enlever un pull-over après le froid, que je n'ai pas senti longtemps, du versant ouest. Montée assez facile au départ; trouver son équilibre avant-arrière, jauger le rocher, pas fameux. Un frisson ou deux puis le premier passage difficile, marqué par un vieux piton. Tension bien supérieure à ce qu'il faudrait, écart sur des prises un peu branlantes, les mains crispées derrière de mauvaises écailles au fond du dièdre, des blocs posés à la sortie, prêts à tomber; un véritable ahan, les cuisses horriblement contractées, et vraiment chaud, déjà, sauf au bout des doigts, un peu gourds. Arrêts fréquents pour bien juger de la voie; surtout ne pas avoir à redescendre. Enfin, le passage versant est, sur des vires faciles où on peut presque marcher. Et toute l'arête enfin devant moi, jusqu'au sommet, se détachant à droite sur les brouillards du versant ouest qui finissent de se dissiper. Immense mystère de la suite, que tempère, je ne sais pourquoi, car il n'est pas question d'y passer, la vue des tranches de glace étincelantes du glacier suspendu; peut-être à cause de tant de lumière, du rocher chaud de teinte et de sa rugosité à mes doigts que le sang revenu brûle.

Oui, je monte vers un ciel bleu-noir derrière mes lunettes. Démangeaisons dans les jambes, vite il faut continuer, tout mon corps le veut et l'esprit n'a qu'à suivre. Un dieu danse en moi; ainsi parlait Zarathoustra.

Brèche Tour Pointue- Tour du Géant.

J'ai replongé dans l'ombre du versant ouest, mais agréable, rafraîchissante, amicale, pour contourner la base de la Tour Pointue. Blocs branlants, toujours, puis un couloir poli avec quelques coulées de verglas. Le froid des rochers est apaisant à mes doigts brûlants, et j'écrase mes paumes sur des rotundités fraîches, bras et jambes écartés, en opposition, c'est-à-dire sans grande fatigue, le corps bien en place sur les deux arcs-boutants de mes cuisses, entre lesquelles filent tous ces goulets qui convergent vers le glacier de Coste Rouge, déjà lointain et tout criblé de pierres. J'en expédie aussi ma part. Petit avantage du solitaire; pas de second qui crie à l'assassin. À la brèche, coup au cœur devant l'irruption du versant ensoleillé. Je suis au niveau du glacier suspendu, là d'où s'écroulent les hauts murs de glace verte qui ont poli les dalles jusqu'au glacier Noir. Beauté éclatante des zones fracturées que le soleil tangent irise de bleus célestes et changeants, indéfinissables, comme ces poissons ou ces papillons tropicaux qu'on ne se lasse pas de regarder sous des jours différents. Menace énorme de ce semi-fluide qui s'écoule inexorablement par dessus le bouclier de dalles, et qui soudain, en porte-à-faux, craque, se fend, s'effondre et

explose en un tonnerre énorme, au ralenti, dirait-on si on ne savait le glacier quatre cents mètres plus bas, envoyant au loin de blanches fusées de glace pilée qui se détachent de la masse de l'avalanche comme un feu d'artifice, jusqu'à ce qu'un lourd demi-cercle de blocs s'étale sur le glacier comme une main cupide (malheur à l'imprudent) en laissant au-dessus le socle tout poudré d'une impalpable poussière, tandis que des Écrins au Pic Sans Nom les échos se renvoient les vagues sonores décroissantes du bouquet final. Vie autre, minérale, sidérale, des grandes parois sous les morsures de feu du soleil.

Devant moi, la suite; un peu à gauche, un renforcement de rocher absolument pourri, pas réjouissant. Plus haut, ça a l'air meilleur, heureusement. Premiers pas vers les blocs poussiéreux, ceux du chat à la chasse: se faire léger et ne rien déranger, effleurer seulement.

Le vide va être comme une grande main tendue dans mon dos, vorace... Frissons.

Brèche après la Tour du Géant.

Je relis les lignes écrites à la brèche précédente; ç'aurait pu être mes derniers mots. Qu'aurait pensé un lecteur en les trouvant ? Voilà, il est tombé, c'est ce qu'il voulait. La chute, seul; mais où ? comment ? Dans les blocs pourris ou beaucoup plus haut ? Soudaine ou réfléchie, voulue ? ou horrible, inéluctable, celle qu'on sent venir, où les doigts s'ouvrent un par un, sans force paradoxalement, malgré les crampes qui les ferment comme des griffes... Éloquence de la page blanche, nec plus ultra de l'écriture : absence de signe, Signe suprême, qui suggère tout, comme le coin vide des peintures Song. En fait, je suis encore vivant, puisque noircissant copieusement le beau vide; mais autre, déjà, et je dois raconter cette Tour du Géant, coincé dans l'abri protecteur de deux blocs, incorporé comme une huître au rocher, loin de la grande main que j'imaginai tout à l'heure, et dont j'ai senti les ongles...

Les blocs pourris n'ont pas duré longtemps, juste assez pour en tirer le plaisir de la démarche souple du chat, et revenu un peu à droite sur le fil de l'arête, j'ai trouvé de l'assez bon rocher rouge, riche en prises, loin d'être vertical, mais délicieusement aérien du fait de l'escalade extérieure, bien sur les pointes de pieds, celle qui fait naître à chaque fois l'enthousiasme, car toute d'équilibre, les mains négligemment posées sur les prises, n'y servant jamais à se tirer, aussi inutiles que dans un solo de danse classique; l'impression tout au plus de caresser une harpe, et d'ailleurs le même flot cristallin, né du rythme liquide, coulé, musical pour tout dire, de la progression.

Emporté par cet élan quasi lyrique, je me suis trouvé sans transition en mauvaise posture. Imperceptiblement, le rocher a changé, devenant une espèce de rampe lisse qui s'élève à droite sous la paroi verticale et sans défaut qui forme le sommet de la tour du Géant. J'étais déjà à mi-chemin de la rampe quand j'ai senti le piège se refermer.

Debout sur deux petites prises déversées, les mains sur de la glace noirâtre qui recouvrait la suite; trente mètres environ. À ma gauche, la paroi verticale sans la

moindre fissure pitonnable; devant moi, la glace; à droite le bord déversé de la rampe, lisse aussi, donnant sur le vide de Coste Rouge; derrière, des dalles lisses où j'avais progressé en adhérence, dans la foulée. Une tentative de descente, vite stoppée par un début de dérapage, et je me suis retrouvé en pleine panique sur mes deux prises déversées. Affolement. Recherche hoquetante d'une fissure, mais rien de rien; désespoir. Pas question de mettre des broches à glace, la couche est trop mince sur le rocher.

Panique, vraiment ! Jambes qui tremblent déjà. Vite, agir, vieux réflexe. Une nausée me tord l'estomac. La fuite en avant. Ah! tu voulais tomber, connard !!!

D'un seul coup seulement, lâchement; il fallait choisir la balle de revolver ! Là, tu vas te voir crever, bien doucement, et ça, tu n'aimes pas, hein ? Tu restes sur tes deux prises et il n'y en a plus pour longtemps, à la façon dont tu tremblotes, à moins de sauter tout de suite ? Non ? Tiens, tiens ! Descendre ? Tu as bien failli y aller encore plus vite que prévu tout à l'heure. La bête a drôlement réagi, tordue jusqu'aux tripes "l'éclatement juteux sur les rocs", ça ne te plaît plus beaucoup dirait-on ? ça va, ça va, par pitié ! Rien du tout: en haut, en haut, sur la glace, là tu vas voir pire encore! Regarde la petite brèche en haut de la rampe: tu le voulais ton salut par le haut, tes symboles à la con, haut-purification, bas-chûte-mort ! Tu va



Aquarelle de Kate Richardson

l'avoir ta lutte suprême ! Avant, tu te faisais plaisir encore; de la danse classique pour Monsieur ! Tu ne comprends donc pas que tu étais plus vivant que jamais, que tu ne pouvais pas vouloir mourir, puisque tu faisais de l'escalade une partition de Bach. Là, tu vas jouer du Beethoven, du pire Wagner, ta peau, drôlement précieuse ! N'est pas Lammer qui veut!

J'ai, en tremblant comme une feuille, fait passer le sac devant moi et sorti le piolet, renonçant aux crampons, impossibles à mettre dans cette position, de toute façon; et puis, plus haut, on dirait qu'il y a moins de glace, du rocher sec, même... Une première marche, une encoche plutôt pour la moitié de la semelle, une deuxième un peu plus haut; passage définitif du rocher à la glace. Horreur de la station debout sur ces rebords glissants à l'extrême; plus aucune sensation d'adhérence. Taille précautionneuse; jamais une vraie marche profonde où je pourrais reposer mes talons, dénouer mes mollets. Aller assez vite pour que le repos soit dans l'alternance de la fatigue d'une jambe sur l'autre. Peur lancinante de faire éclater la glace jusqu'au rocher sous-jacent, de voir tout se décoller d'un seul tenant pour le grand saut fracassant.... J'espace les marches, me hissant de l'une à l'autre par ancrages timides du piolet, que je replante trois fois de suite; je n'ai aucune confiance, la glace s'écaille. Lente poussée de la jambe surtout, un tout petit peu de traction, légère, sur le piolet.

Je me contrôle à peine; la bête seulement se hisse par sursauts, convulsions réfrénées, vers la brèche qui se rapproche lentement, oh lentement. Encore dix mètres, neuf, huit.... Un peu de calme m'était revenu, d'espoir; sadisme; la glace n'est plus qu'une mince couche de verglas translucide coulé dans le fond du dièdre formé par la rampe et le mur vertical.. Toujours aucune fissure pitonnable. Ça va être pour bientôt ; arrêt définitif; plus question de redescendre. Danse de mort sur les prises glacées, jusqu'à peut-être une ultime tentative, vaine, et la glissade.

Nuages me cachant l'Oisans que j'ai tant aimé, annihilant le glacier en dessous de moi. Incroyable hostilité, pire, indifférence de la matière, et ce dernier horizon banal: un mur, le bord du dièdre, le vide; ce rocher, dur, si dur, ô mon corps, qui se dérobe à quelques mètres, tremplin vers la grisaille trompeusement cotonneuse des brumes. Tiens, une prise dans la dalle à droite, sur le rocher sec; forcer la plaque entre les coulées de verglas? Pour atteindre cette petite marche, une encoche dans la glace cinquante centimètres à droite encore possible; une aussi pour les doigts, à hauteur des yeux, ciselée dans une bosse de verglas un peu plus épaisse... Il va falloir mettre les deux pieds sur la dernière encoche dans la glace, puis un pas en adhérence (avec les semelles glacées) sur un vague faux plat de la dalle, rien ou presque pour les mains, envoyer le pied droit sur la marche... Après, peut-être dans le rocher sec ? Effroyable "qui vivra verra"...

Tout est taillé, voilà ; rien d'autre à tenter. Tremblements, de plus en plus; vas-y avant qu'il ne soit trop tard. Mais l'adhérence ? Un pas, petit écart; un pied sur le faux plat, lisse; saleté, ça ne tiendra pas; essuyer le bout de la semelle, recommencer; les deux pieds sur le replat; licher la main gauche, la droite tâtonnante; ça

tient ou tu tombes; tiens-toi droit bon Dieu ! Balancé de la jambe à droite, la bonne prise, bascule sur la jambe, transfert du poids à droite, le pied gauche ripe, déplier la cuisse, les deux pieds sur la marche ! Demi-tour encore plus impossible; le piège complètement refermé ? Non, une écaille, de petites fissures superficielles mais sèches entre les coulées de verglas... Le bloc un peu surplombant de la petite brèche: à pleines mains, je ne savais plus ce que c'était, ahan, une vire derrière, mieux, un balcon, un trou entre les blocs ; je crie, m'insinuant comme un reptile dans ce mini puits, régression totale, utérine, sentir le rocher me coinçant partout; le dos, le cul, les épaules, tout, plus de vide, plus de montagne, plus rien, mieux que les bras d'une mère...

Pleurs, je ne sais combien de temps.... Lent retour à moi. Plus jamais ça . Vivre.

Sortir d'abord. À peine un regard sur la rampe, ignoble chose, laide comme ma folie de mort, comme moi, cuirassé de glace à l'intérieur, noir et glissant, sans prise pour les autres, pour rien. As-tu enfin fini de fuir aujourd'hui ?

Voudras-tu enfin des autres, et de toi ? Deviens plus humain, moins monstre. Ton soi-disant suicide, dernière fuite... Connerie, enfantillage, tu as vu. Obligé enfin d'aimer en toi ce que tu voulais tuer, ce que tu hais aussi chez les autres, chez l'Autre, ton image. Témoigner pour l'Homme enfin, non contre. Redescendre à son niveau qui est ce qu'il est. En escalade aussi, descendre est plus dur que monter...

Traversée de la vire pour rejoindre la brèche derrière la tour; un mur un peu surplombant. Plus de plaisir d'escalade; passer, c'est tout. C'est difficile, c'est toi qui l'as voulu. Et puis, après ce que tu viens de connaître, ce n'est rien. Aucune hostilité dans l'Ailefroide surtout, la tienne seulement, provocateur.

Repos à la brèche encore où j'écris tout ça, le vivant encore, le goût de la bile à la bouche, cauchemar éveillé. Et quel réveil! Et quel endroit pour se réveiller; pas question de redescendre, même en rappel, ma corde est trop courte. Me calmer, et sortir par le haut.

Une pierre descend sur le glacier suspendu, arrachant de grandes gerbes de neige ramollie (je n'ai pas vu le temps passer et l'après-midi doit être bien entamé) . La pierre disparaît, silencieusement happée par le vide au-delà du tremplin de la chute de séracs que je domine bien maintenant. Vision insupportable !

En dessus, du terrain mixte, assez facile apparemment, jusqu'à l'endroit où l'arête devient horizontale et change de direction, se ramassant pour l'élan du dernier ressaut, celui du sommet.

Le temps est en train de changer; la face nord-ouest est engloutie dans un bouillonnement de brumes, où apparaissent rarement d'improbables piliers suspendus en plein ciel, sans commencement ni fin.... Par-dessus le sommet déferle un peu d'écume poussée par un léger vent du sud; mauvais signe. Ne pas traîner... Il faut sortir, et vivre, compris ?

Cent cinquante mètres sous le sommet, versant sud

Bivouac. Je continue de gribouiller, pour passer le temps, déjà ! Il doit être huit

heures du
moins hu
sommel.

J'ai éta
Plus quest
lente mêm
l'épaulém
grand vide
ce côté, le
heure et à
plus bran

Pauvre
pans entie
quelque in
heureuse v
d'hommes
des monts
chaîne. Cy

J'ai eu
totalement
malgré sa
avait de b
rocheuses
l'étrangler

Sortie
moi, et il
fantastique
dans le m
dièdre ath
heureusem
pourri, un
arrivée pre
le sommet
immédiat

posés les
tout ce q
couloir de
brouillard
sommel. L
réfugie so
moins sui
frapper ta

heures du soir. Le réchaud a bien marché depuis deux heures que je suis là, plus ou moins humide et glacé après l'orage brutal qui ne m'a heureusement pas surpris au sommet. Résumé depuis le haut de la tour du Géant donc.

J'ai été un autre homme après cette formidable peur dans la rampe verglacée. Plus question d'exposer la sacro-sainte viande, du moins consciemment. Lente, très lente même au début, remontée des rochers enneigés faciles qui suivent jusqu'à l'épaulement horizontal de l'arête. Parcours aérien au-dessus de ce qui doit être un grand vide versant ouest, mais les brumes se faisaient de plus en plus compactes de ce côté, le ciel passant lui-même à ce gris très pâle qui ne présage rien de bon à cette heure et à cette altitude. Une petite tour, vite contournée par des rochers de plus en plus branlants.

Pauvre Ailefroide, si belle de loin, mais si vieille, pourrie, lézardée, en route par pans entiers pour les pierriers, les torrents, les fleuves et les océans originels pour quelque infiniment future surrection tectonique. Du moins connaîtras-tu la longue et heureuse vieillesse des massifs usés, tout porteurs d'arbres, de champs, de bêtes et d'hommes, espérons-le, d'où quelque bipède idiot contempera, comme je le faisais des monts du Lyonnais, la houle lointaine de quelque jeune et prétentieuse nouvelle chaîne. Cycles de l'infini.

J'ai eu de nouveau une minute d'angoisse devant une haute cheminée verglacée, totalement inattendue, qui commandait l'accès au dernier ressaut. Heureusement, malgré sa raideur bien supérieure à celle de la fameuse rampe de tout à l'heure, il y avait de bonnes prises, derrière la glace décollée de son fond, soit sur les parois rocheuses de chaque côté, dont celle de droite me permit de m'échapper avant l'étranglement final.

Sortie du dernier ressaut en catastrophe; un gros nuage gris noie tout autour de moi, et il commence à tomber un peu de grésil. pourtant, je jouis de l'éloignement fantastique où je suis; je sais que je vais me trouver seul au sommet de l'Ailefroide dans le mauvais temps; une bouffée de jeunesse me revient. Ruée dans un petit dièdre athlétique, traversée à gauche sur une vire encombrée de glace (pas trop heureusement), enfin une muraille forcée directement en son point faible assez pourri, un crochet à droite pour rejoindre le fil de l'arête, et par un petit couloir, arrivée presque en courant, à bout de souffle à cause de l'altitude, sur ce qui doit être le sommet. Il tombe du grésil violemment chassé par le vent du sud. Je me précipite immédiatement dans la descente, un large couloir rempli jusqu'à la gueule de blocs posés les uns sur les autres. Je descends dans un fracas effroyable, faisant tomber tout ce qui me gêne; cent cinquante mètres sont vite perdus ainsi, jusqu'à ce que mon couloir devienne neigeux, et plus raide surtout, allant se perdre je ne sais où dans le brouillard. Je commençais à mettre les crampons quand éclate la foudre sur le sommet. Des poignées de grêle me fouettent le visage à me couper le souffle. Je me réfugie sous un vague surplomb de blocs entassés un peu à l'écart du couloir. Du moins suis-je assis, et auto-assuré sur un bon anneau de corde; la foudre peut bien frapper tant qu'elle veut, je ne sauterai pas dans le vide comme une grenouille. Je

m'équipe de la grande cagoule de bivouac par-dessus la veste en duvet et commence la longue attente. Spectacle de l'orage, moins violent que prévu, mais qui met tout de même un bon moment avant d'aller planter ses banderilles ailleurs. Au fur et à mesure qu'il se calme, la neige remplace le grésil; tout est blanc depuis longtemps autour de moi, et de petites cascades de grêlons passent régulièrement dans le couloir voisin. À la baisse de luminosité du brouillard s'annonce le crépuscule. Bivouac forcé, donc. Pas de problème pour l'eau en tout cas, avec la neige qui s'accumule. J'espère qu'il n'en tombera pas trop encore que cela arrive souvent à cette époque; en haute montagne, on passe sans transition quelquefois de l'été à l'hiver; je me souviens des moutons chassés par la neige de Bonne Pierre, à demi-morts de faim, que Turc essayait de faire descendre sur la moraine enneigée...

Assis sur la corde et le sac, engoncé dans le pied d'éléphant (heureusement que je n'ai rien abandonné au col de Coste Rouge ce matin), je ne suis pas trop mal, quoique humide. Boissons chaudes à discrétion; je n'ai pas encore faim. Notations physiques uniquement; avantage de la lutte animale; disparition de la métaphysique. Le principe du camp de concentration. Durer jusqu'au jour, mais ce ne sera sûrement pas un problème pour moi maintenant.

Voilà la nuit. Il neige toujours, et elle n'a plus tendance à fondre au contact du rocher; dans quelques heures, j'aurai froid pour de bon.

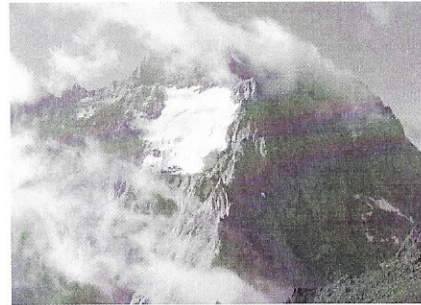
Matin.

Il a neigé toute la nuit, et ça continue de plus belle. Je ne vois pas à dix mètres. Il va falloir déguerpir avant que ça devienne dangereux; il est déjà passé une grosse coulée de neige dans le couloir tout à l'heure, bien mélangée de pierres. Vent pas trop violent, heureusement. Je pensais remonter au sommet ce matin et rejoindre l'Ailefroide Orientale par les arêtes mais avec la quantité de neige tombée sur le rocher, ça va être trop difficile et si le vent se met à souffler pour de bon comme hier soir, ça sera intenable; déjà ici je claque des dents.

Donc descente tout droit sur le glacier de l'Ailefroide, ce qui n'a rien de réjouissant, car il doit être plein de trous à cette époque, et seul, avec toute cette neige fraîche, ça ne sera pas sûr du tout. Perdre de l'altitude, de toutes façons, sortir du rocher qui sera vite impraticable, sans compter les avalanches, sinon je vais rester coincé ici.

Glacier de l'Ailefroide

Après-midi: ça va mieux dans l'ensemble. Je viens de manger un peu, enfin, le cul sur mon sac, les pieds dans la neige, bien humides, mais pas trop glacés, car j'ai enlevé les crampons et délacé les souliers. Je sens même un peu la chaleur du soleil à travers le brouillard, ou si c'est seulement le fait d'être plus bas, sans vent? Presque sorti d'affaire. Presque, car pour l'instant, je ne vois qu'à quelques mètres, immobile au centre d'une sphère blanche, à la fois cocon protecteur et sourde menace, car je ne sais pas exactement où je me trouve. Seul repère entre le haut et



le bas, mes traces devant et derrière moi. C'est un peu idiot d'être coincé là, à quelques mètres de la fin du glacier, mais sans rien voir, pas moyen de le quitter. Une crevasse, qui ressemble vaguement à la rimaye à franchir pour gagner l'épaulement de la voie normale de l'Orientale, m'a forcé à faire demi-tour, infranchissable sur la centaine de mètres où je l'ai suivie, jusqu'à un dangereux réseau d'inextricables crevasses. Et surtout, une fois franchie, impossible de savoir si les pentes raides qui dominant me mèneraient là où je veux. Attente, donc, de l'éclaircie salvatrice, en me reposant de la tension nerveuse de la descente.

Départ-fuite ce matin, sans manger si boire; j'avais grignoté pendant la nuit, pour tuer le temps de cet interminable bivouac, glacial à force d'humidité; neige chassée par le vent qui s'insinue partout et fond à mon contact, et la condensation de la cagoule de bivouac. Crampons aux pieds, j'ai descendu un vague éperon pourri le long du couloir, jusqu'à un confluent que je n'ai pas osé franchir. Mais visiblement, et une éclaircie me l'a confirmé d'en bas par la suite, je n'arriverai nulle part; une cassure de la pente dans laquelle s'engouffraient silencieusement les coulées était très significative. Je suis donc remonté un peu pour traverser vers l'est les couloirs affluents, heureusement moins importants et charriant moins de neige et de pierres. Une plaque de glace cachée sous la neige m'a fait une belle peur quand j'ai senti les crampons déraper. Mais c'était la guerre, et ce qui m'aurait paralysé hier n'était plus d'un banal incident. Un éperon de meilleur rocher, moins raide, s'est présenté. Descente dans le bruit sinistre des crampons écorchant le rocher verglacé, assez facile heureusement; aucun regret d'avoir évité les arêtes qui doivent être inabordables dans de telles conditions. Grâce à cet éperon presque sympathique (parce qu'il se laissait à peu près faire), j'ai perdu de l'altitude, jusqu'à ce que de nouveau le rocher plonge sous moi. Je savais qu'on atteignait le glacier en rappel, mais sans rien y voir, avec ma courte ficelle, j'ai dû m'arrêter pour attendre une éclaircie; mais pas question d'écrire à ce moment-là. Il s'est bien écoulé une heure comme ça, moi dansant sur place pour me réchauffer, remettant la pèlerine, luttant pour garder les doigts chauds dans mes gants de cuir, trempés d'avoir nettoyé chaque prise de la neige omniprésente.

Une éclaircie enfin, dégagant d'amples piliers noirâtres car verticaux; ailleurs, grisaille, et ce blanc aplati, sans éclat, de la neige sans soleil; des moutonnements de nuages menaçants vers le sud: un monde tout en camaïeu de gris et de blancs, véritable lavis à l'encre de Chine; triste et hostile au possible déjà lorsqu'on le contemple derrière les carreaux d'un chalet; les pieds mouillés après un troisième bivouac, c'est insupportable et ça sue la mort. Mais je vois la suite, très important. Pas de problème pour rejoindre le glacier. Un court rappel me déposera sur des dalles qu'il faudra traverser jusqu'à l'aplomb du couloir suspendu de ce matin, qui les domine de quatre-vingts mètres; à l'endroit où atterissent les avalanches qu'il envoie, on peut rejoindre le glacier de plain-pied. Ça va être très dangereux, mais il n'y a pas d'autre solution; la barre au sommet de laquelle je me trouve est trop haute et je ne peux même pas voir s'il me serait possible d'y poser un deuxième rappel. Ailleurs, rien à faire. Une autre chose désagréable encore; je ne serai pas sur le glacier lui-même, mais sur une grande pente de neige raide qui se termine deux cents mètres plus bas par de vilaines rimayes. Vu d'ici, impossible de savoir si ça passe. Mais au-delà, il y a un aimable plateau glaciaire qui mène à gauche en dessus de la langue du glacier, qui s'abîme de façon chaotique, donc infranchissable dans le haut vallon du Sélé. Toujours à gauche, la seule issue: un grand éperon contient le fleuve de glace; c'est là derrière que passe la voie normale de l'Ailefroide Orientale, facile, sans crevasses, et que je connais bien. Dernière incertitude cependant, à cette époque, des rimayes presque continues ceinturent les pentes de neige raides qui permettent de prendre pied sur les rochers de l'éperon (c'est dans cette zone que j'écris ceci). Rassuré en partie du moins, quant à l'itinéraire, mais pas sur ses dangers évidents, j'ai posé mon rappel et atterri sur les dalles, peu raides heureusement. Dès qu'une coulée de neige s'est abattue, sans attendre une minute, j'ai couru, dérapant à moitié dans d'horribles crissements de crampons pour traverser l'axe de la cascade avant la prochaine coulée; j'ai pu me réfugier intact sur l'autre rive, au sommet de la grande pente de neige, bien à l'abri sous une haute muraille verticale. Là, m'éloignant autant que possible de l'axe des avalanches, j'ai piqué dans la pente, mais bien vite déchanté: elle était en glace, cachée par la neige fraîche. Il m'a fallu descendre à reculons, tapant douloureusement la pointe des pieds à chaque pas pour ancrer les crampons dans la sous-couche dure, les mains, une fois de plus enfouies dans la neige jusqu'aux coudes, le regard anxieusement levé, guettant la coulée de neige qui me serait fatale, pas d'illusion à se faire. Pour le comble, un nuage a tout englouti à nouveau, me rendant la descente interminable; peur de ce qui pouvait surgir d'en haut à tout instant, peur de ne pas voir à temps les rimayes que je sais en dessous. J'ai atteint finalement de vagues émergences rocheuses où j'ai pu souffler un peu et me décrisper les mollets.

Les rimayes étaient juste en dessous, complexes et assez hautes. Il m'a fallu sauter sur des blocs effondrés, avec au ventre la peur de me casser une cheville ou d'avoir visé un pont de neige pourrie. Finalement, tout a tenu, et j'ai atteint avec soulagement le plat du glacier. De là, au jugé vers la gauche, en sondant les moindres

Olivier Paulin

*Journal d'un inconnu
trouvé au glacier du Sélé*

Avertissement

C'est après bien des hésitations, et sous la pression insistante de quelques amis, que je me suis décidé à faire publier ce journal, trouvé, par le plus grand des hasards, au fond d'une crevasse du glacier du Sélé, plus exactement de l'un de ses affluents, le glacier oriental de l'Ailefroide, dans le massif des Écrins. Réticences bien compréhensibles, car il nous a été impossible, ainsi qu'à la gendarmerie, que je remercie ici au passage, malgré des recherches poussées, tant sur le terrain même, que par une quête soigneuse dans les vallées d'Oisans, de savoir si son propriétaire était encore vivant. Seule l'impossibilité totale d'identification de son auteur, aussi bien par ce que recelait son sac de montagne, que par l'absence de tout nom propre dans le journal lui-même, a fini par me faire céder aux instances de mes camarades alpinistes, qui m'ont en outre fait remarquer que c'était probablement le dernier moyen possible d'avoir plus de renseignements sur l'auteur, soit qu'il se manifestât lui-même (avec indulgence espérons le) s'il est vivant, soit qu'un de ses proches le reconnût grâce à quelque détail sans signification pour nous ; je pense en particulier à la femme qu'il a rencontrée à la Bérarde.

Au cas, et je le souhaite profondément, où l'auteur de ces lignes reconnaîtrait son œuvre, je l'implore de bien vouloir pardonner l'outrecuidance dont je fais preuve en la faisant publier. Mais tous mes amis alpinistes, et moi-même, nous étant retrouvés tellement semblables à lui devant la Montagne, ayant connu, sur d'autres sommets, et même pour certains, sur les mêmes itinéraires que lui, les mêmes joies et les mêmes angoisses, nous avons pensé que c'était faire un immense cadeau à tous les coureurs de cimes ses frères, que de leur faire partager ses sentiments d'homme, qu'un tel journal, tout de solitude pourtant, trouvait sa justification dans la lecture qu'en feraient ses pairs, et peut-être aussi dans celle de tous ceux qui, non alpinistes, cherchent à comprendre non seulement l'alpinisme, mais tant de facettes mystérieuses du drôle de bipède qu'on a baptisé l'Homme.

Mag auch die Spiegung im Teich oft uns verschwimmen : Wisse das Bild.
(Sur l'étang, le reflet peut bien souvent nous fuir : Sachons l'image.)
R.M. Rilke, Sonnets à Orphée.

Prévu pour mettre en exergue...

creux, le piolet tendu à bout de bras; j'ai même rampé à un endroit. Désagréable sensation de savoir qu'on marche parallèlement à la direction générale des crevasses, à la merci d'un pont de neige fragile dissimulé par la nouvelle neige. Et toujours cette saleté de brouillard, jusqu'ici, ce qui m'a semblé être une des rimayes sous l'Orientale.

Attente.

Si j'en sors, ce qui ne va pas tarder à se décider, j'aurai une drôle de quantité de paperasse à rajouter à mon livre de courses, chapitre Ailefroide arête Nord (dite de Coste Rouge), en solo, avec reportage en direct de notre envoyé spécial qui, au prix de grands risques, a couvert l'évènement heure par heure; trois, si ce n'est quatre bivouacs, le mauvais temps, etc.... Du vrai papier pour hebdomadaire de salle d'attente! Ma tête à soixante-dix ans s'il m'est donné de pouvoir le relire !!

À part ça, je me sens en pleine forme, abstraction faite du froid aux pieds, et me vois très bien tout à l'heure descendant en sifflotant, quoique fatigué, l'interminable vallon du Sélé sous la pluie diluvienne, car il neigeote de nouveau, jusqu'aux mélèzes dégoulinants du camping d'Ailefroide; irrésistible envie d'un bistrot, chaud, embué, avec de grands chocolats, des gens partout... Tu as bien changé. Eh oui ! On vieillit vite quelquefois !

Envie de caresser ma belle amie de la Bérarde; se glisser tout froid, contre son corps nu et chaud, les peaux s'effleurant comme de grands pans de soie.

Pense donc à autre chose. Pas le moment de divaguer.

Un peu de vent. Mouvements divers dans les brumes, car ce n'est plus le brouillard qui me noie. Il va se passer quelque chose, je le sens! Fantômes, spectres, murmures ouatés du silence.... Et voilà, à cinquante mètres une forme grise, sans doute un ressaut de mon éperon; il faudrait donc aller plus à... Ah! surprise! Mirage du brouillard! Mon pilier grisâtre, c'est de l'autre côté de la vallée, une anonyme face nord, haute de mille mètres (Celse-Nière peut-être) qui s'ébroue dans de grands tourbillons de vapeurs sous un ciel de plomb. Loin dessous, par intervalles, les ondulations reptiliennes du glacier du Sélé, grand écailleux en route vers les chaudes plaines giboyeuses des hommes...

Les brumes remontent maintenant si vite autour de moi que c'est comme une chute à peine ralentie qui me précipite, moi et mon bout de glacier, au sens propre, dans l'abîme tout proche du Sélé. C'est bien ce que je pensais; j'étais trop à droite; si j'avais suivi ma rimaye à gauche, j'aurais trouvé un pont de neige, et au-dessus de la pente raide qui mène en haut de l'éperon. Réconfortante vision: là-haut, c'est fini.

Avanti Savoia !

Quatrième bivouac

Les dernières lueurs du jour vont s'amenuisant. Et je suis toujours au fond de ce sale trou. Dans une crevasse, encore à demi KO ! La tête me tourne si je la lève un peu brusquement. Une sale chute de dix à quinze mètres; en retournant à ma rimaye,

exactement dans mes traces pourtant; tout s'est effondré autour de moi. Réveil il n'y a pas très longtemps, ensanglanté, mais sans fracture ni foulure apparemment; seulement des douleurs partout et des courbatures terribles, comme si l'on m'avait battu. Ce qui m'inquiète surtout, ces vertiges soudains, où même accroché à ma broche à glace, j'ai l'impression que le monde bascule, grande giration, y compris les yeux fermés, nausées, jusqu'à ce que je sois horizontal, grelottant sur mon sac. Et pas de piolet surtout ! Je n'en peux plus; sortir demain, en artif... avec mes deux broches. Tout à l'heure, j'ai fait un essai; il a fallu que je m'arrête au bout de deux mètres, tant ça tournait.

Froid intense.

Nuit horrible. Cauchemars de chute, vertiges, douleurs, claquements de dents malgré le pied d'éléphant; la glace s'insinue en moi. Ma cartouche de gaz est morte à l'aube, me laissant mon quart à demi rempli de neige fondante, bue à petites gorgées, en essayant de réchauffer ça sous la langue.

Je vais recommencer à remonter sur mes broches.

Suite de la bonne blague, mais cette fois c'est grave; avec une peine infinie, j'ai réussi à me hisser à deux ou trois mètres de la surface. Bon espoir; hélas, à partir de là, plus de glace, mais de la neige; impossible d'utiliser les broches. J'ai plus ou moins taillé des marches et des poignées au marteau, mais le haut, complètement ramolli par le soleil, surplombait trop. Même en en abattant beaucoup (je suis trempé) pas moyen de faire quelque chose de solide.

Cruelle absence de piolet. Une dernière tentative, les bras enfoncés dans des trous, jusqu'à la chute. J'ai cassé net une de mes broches; l'autre une tubulaire a bien tenu le coup. Redescendu, en laissant la corde, hébété. Étant donné la structure de la crevasse, pas d'autre échappée possible. Je vais crever sur ce bouchon de neige. Bien lentement. Il aurait mieux valu que je tombe à côté, on n'en parlerait plus maintenant. J'ai hésité à me jeter dans le trou. Et puis à quoi bon souffrir, coincé peut-être dans une étroiture, là-bas au fond ? Il paraît qu'on meurt très agréablement de froid. Engourdissement, sommeil, mort, terminé . Vivement que je sois au-delà des frissons.

Une nuit de plus, la bête est dure à crever.

Le soleil joue là-haut à saute-crevasse, coulée de métal en fusion, ce matin sur le cobalt du ciel. De beaux verts céruléens dans la glace.

Domage d'agoniser dans ce trou. J'aurais préféré attendre sur une vire, face au vide, avec les hiéroglyphes toujours indéchiffrables des couloirs de glace s'insinuant entre les ressauts fauves. Piliers sur fond de ciel et de nuages. Être comme un vieux moine paisible voyant enfin venir l'heure de la mort dans son ermitage d'altitude. Bien loin dessous, la vallée de larmes et son torrent. Sentir qu'on va enfin rentrer dans le paysage, se minéraliser, servir d'humus, humblement, à quelque menue touffe d'androsace, début de civilisation au cœur de l'inerte... La vie toujours,

encore plus contemplative et immobile de la fleur dans sa fissure douillette; “les hommes ils n’ont pas de racines, ils doivent être malheureux”, disait une fleur du désert au Petit Prince.

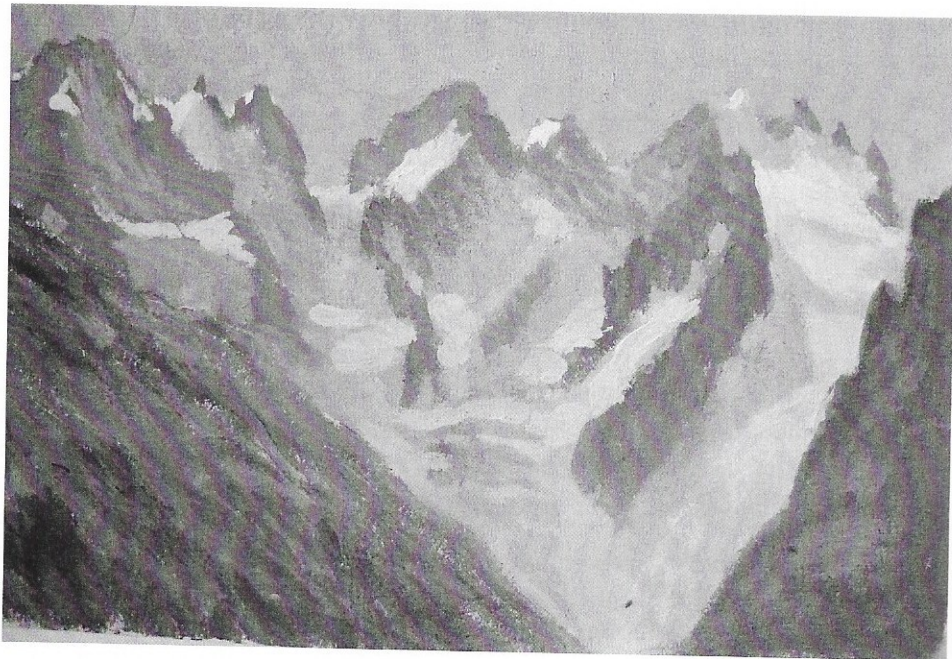
Moi, je vais dériver comme un drôle de noyé plastique dans les lents remous du glacier; pas d’algues sur moi, mais du sable, cette arène bien crissante, plein la bouche, jusqu’à me trouver vomi par cet étrange ressac immobile sur la plage des moraines. Quelque pillard de ces grèves de l’altitude m’y trouvera, et ces lignes... Ma petite pierre à l’histoire des hommes morts de leur soif d’en haut. Après tout, j’ai lu, moi aussi les dernières lignes griffonnées au Mont-Blanc (caravane Hamel peut-être) et retrouvées cinquante ans plus tard au bas du glacier des Bossons. Je crois que je mélangera plusieurs accidents; on me mélangera aussi.

Ma main, immobile et gonflée, vieille compagne, belle machine, bizarre animal, avec ses plis de peau, comme un lézard au soleil; morte en apparence. Mais non, je veux que mon index se soulève, retombe et ça marche, incroyable ! Milliards de cellules agrégées, fantastique société, parfaite, ayant engendré son seul dictateur, moi ; et mes fantaisies par exemple celle d’avoir voulu venir crever ici. Obéissance absolue. Quel jeu ont joué mes neurones pour dominer ainsi leur peuple ? Mais dans quel piège imprévu sont-ils tombés, qu’ont-ils à voir avec cette fin ridicule ? À quoi bon me voir décomposé ainsi en une infinité de tout (et on peut aller loin, jusqu’au poétique quark de charme ou de beauté), quand je ne suis qu’une infinitésimale partie de l’Univers ? D’où mon désintérêt, depuis toujours, des choses des hommes. Comment font-ils pour se cacher cela ? Pourquoi n’admirent-ils pas, n’adorent-ils pas, prosternés, à en perdre le souffle ? Tous les poètes, les prophètes, le leur ont dit, mais ils se sont baptisés “rois de la Création” et ils luttent à qui sera le roi des rois, le plus important, donc le plus injuste, jusqu’à la torture au besoin. Vomir...

En comparaison, douceur de mon trou, qu’en fait, en quittant la Bérarde l’autre jour, j’ai choisi. Belle tombe; plus belle que leurs mausolées, panthéons, etc. Lapis-lazuli du ciel entre de hauts murs d’émeraude; silence de cathédrale qui monte de la profondeur, mis en valeur par quelque sonore goutte d’eau. La glace viendra s’appliquer sur mon visage comme le masque d’or vert de Toutankhamon, restituant mon visage intact, comme celui du jeune pharaon, à ceux qui me trouveront au bas du glacier, dans cinquante ans.

Frisson, pas seulement de froid, à l’idée de cet arrêt hors du temps, par momification. Horreur de penser que celle que j’ai aimée ne sera plus qu’une horrible vieille, et qu’elle le sentirait si cruellement s’il lui était donné de voir ce visage resté jeune, injustement. Cruelle farce du Temps.

Tu divagues. Tout ça est fini depuis longtemps, et par ta faute, tu le sais bien. La montagne toujours... Que n’ai-je pu te faire partager ma passion. Jamais notre communion n’a été totale, car chacun nous voulions régner sur ces domaines qui échappaient à notre domination; bien sûr, nous aimions mal, n’acceptant pas ces enclaves chez l’autre. Car tu ne t’y trompais pas, et moi non plus, c’était ma dernière possibilité d’évasion, de liberté, devant le feu qui nous dévorait. Liberté retrouvée,



Aquarelle de Kate Richardson

souveraine, du moins temporairement quand nous étions fâchés. Mais autrement... Solitude de ma passion pour la Montagne, solitude de ma passion pour toi, comme deux liquides non miscibles. Aux meilleurs moments, une simple émulsion, pas une solution. Toujours l'une un peu empoisonnée par l'autre; avec toi, quelquefois de poignants rêves de grandes courses; et dans les grandes courses, le regret de ne pas t'avoir à mes côtés pour te les offrir, et même le regret tout court de ne pas être près de toi... Dichotomie cruelle. Je sais encore par cœur le poème à toi dédié :

“Que me sont les levers de soleil, à moi qui connais ta radieuse beauté?

Que me sont les nuages des quatre mille, à moi qui connais tes cheveux dénoués ?

Que me sont les lacs profonds et noirs, à moi qui connais tes yeux étoilés ?

Que me sont les cascades argentines, à moi qui connais les perles de ton rire ?

Que me sont les fleurs des moraines, à moi qui connais les roses de ta bouche ?

Que me sont les vents du soir, à moi qui connais la tiédeur de ton souffle ?

Que m'est le grain du granite, à moi qui connais celui de ta peau ?

Que m'est l'orbe éclatant des corniches, à moi qui connais les courbes de ton corps ?

Que m'est le clair de lune sur la neige, à moi qui connais tes seins endormis ?

Que me sont les mystérieux brouillards, à moi qui connais tes silences rêveurs ?

Que me sont les montagnes, à moi qui te connais ô mon unique femme, mon amour ?”

Au gré de nos humeurs, j'inversais les termes. Je ne te l'ai jamais dit; j'aurais dû. Pardon.

Et merci aussi. Après l'étreinte du rocher, le froid insinuant de la glace, l'extase de l'altitude jusqu'à plus soif dans la lumière chirurgicale, retrouver pour mes mains calleuses tous les creux humides et doux, et chauds, de ton corps, et tes lèvres languissantes, patientes exploratrices de ma peau, dans le clair-obscur de nos chambres.

Ma corde solitaire ancrée à ma broche à glace, là-haut, image de mon échec. N'avoir su m'attacher personne et à personne. Au bout de ma corde, tu m'aurais sauvé de cette chute et de bien d'autres. Que tu ne saches jamais cela, j'espère.

Je crois m'être débattu jusqu'au bout; comme les fourmis que, lors des étés torrides, j'écrasais à moitié autrefois, avec cette terrible innocence de démiurge des enfants, et qui continuaient d'agiter leurs pattes, traînant leurs corps mutilés en des cercles fous, jusqu'à ce que, lassé, admiratif, et peut-être un peu coupable, espérons-le, je les achève d'un doigt miséricordieux.

J'accepte.

Une fois déjà, j'avais accepté. Ça n'est pas si dur, après tout. Nous avions déclenché une avalanche, à ski, avec deux amis. Le plus bas dans la pente, j'ai été complètement enfoui, sauf une main, tendue avec une incroyable énergie au-dessus de la neige, juste avant l'arrêt total de la coulée. Immobilité soudaine du béton; un gros bouchon de neige tassé dans la bouche, qui fond légèrement, m'asphyxiant à demi, avec un goût de sang (la langue mordue). Les membres, sauf la main libérée à l'extérieur, immobilisés par les skis et les bâtons, le corps écrasé sous le poids des blocs. Le silence, sauf le bourdonnement affolé du sang dans les oreilles. Les autres ont dû y passer. "Je" vais y passer. Presque plus d'air; repousser ce bouchon glacial avec la langue. Impossible. Maîtriser ma respiration, me contenter du petit filet d'air qui me parvient encore. Lumière blanche uniquement. La main s'agite vainement à l'extérieur, et gratte, de façon de plus en plus spasmodique, s'arrête, recommence, faiblit, retombe. C'est fini. C'est ainsi que sont morts mes copains, à Girardin, autrefois. À mon tour. Sérénité. Même pas la sensation de froid. Comme maintenant. J'avais fait le plus dur.

Et Jacques est arrivé, et m'a serré la main, la plus belle poignée de main que j'ai jamais eue, et a soulevé les dalles de neige qui me recouvraient, et d'abord me fut rendu le bleu du ciel, et j'ai pu arracher la glace de ma bouche, et c'était le froid baiser de la mort que je repoussais, et j'ai pu revivre sous le glacial soleil de janvier.

Descente grelottante, sans bâtons, mais où je hurlais de joie intérieure à godiller. Pas de plus belle trace que celle qui revient de la mort.

Ici, je n'en referai plus. Ça ne peut pas marcher à chaque fois. Un répit de vingt ans tout de même, bien employé, enfin, au début... Froid. Vivement le doigt miséricordieux. La prochaine nuit sera la dernière. On finit toujours par se retrouver nez à nez avec sa mort, si l'on peut employer l'expression avec la Camarde. Moi qui

avais enfin compris qu'il n'est rien en haut qui ne soit fuite devant le réel, les autres, et moi-même surtout. Descendre définitivement dans les douces vallées, la vraie terre des hommes, toute bruisante de leurs luttes inutiles et cruelles, du fracas de leurs armes, mais de leurs musiques aussi, et du rire des enfants, nés du corps somptueux des femmes. Sous la lumière éternelle, cueillir en chaque chose sa beauté, non, plus beau encore, son être, car toute chose participe de la nature, même au fond des poubelles grouillantes, empestant la vie et la mort, fumet plus riche que les parfums d'Arabie. Cycles enchevêtrés, renaissances, constance du tout, et tous les possibles pourtant. Combien de poètes immortels à venir encore, enfouis dans les multiples hasards, et nés peut-être des ventres les plus souillés. Et loin par-dessus les plaines ondoyantes, encore la vision des hautes neiges bleues, dérivant sans fin entre des archipels de mouvants nuages, au gré des vents tièdes de la planète. Rendues aux dieux, au-delà du désir, enfin...

Être (enfin, avoir été pour moi, maintenant), et non pas paraître. Adorer ce tout. Banalité, bien sûr, comme toute évidence. Notre époque fausse fonde l'homme sur l'apparence, sur le masque; c'est-à-dire le plus souvent sur quelque chose qui recouvre le vide, pire, un creux gigantesque. Si l'on regarde de l'intérieur du masque, il n'y a que deux petits trous de rien du tout, qui escamotent le monde extérieur. Et si de l'extérieur on jette un regard par ces petits trous, on ne trouve que le vide, pire, je l'ai dit, il ne reste que le masque retourné, le négatif incolore de ce qu'il voudrait être; pour un grand nez rouge, un entonnoir grisâtre...

Arracher le masque, être d'un seul geste le point focal de l'univers. Ah ! ils sont loin les petits trous rassurants. Regarder à en perdre le souffle, tant c'est beau, et innombrable. Qu'ai-je besoin de paraître, moi, poussière de ce tout ? Mais d'être, oui. Car la Mort est là, qui donne son prix à toute chose. Comment ne pas aimer une chose qu'on perdra ? Imaginez l'huissier venant vous saisir; c'est lui le grand révélateur de votre amour. J'ai vu les premières rides de la femme que j'aime; comme elle m'en est devenue plus chère et plus précieuse. Car Dieu, ou quoi que ce soit qu'on nomme ou ne nomme pas ainsi, dans Sa sagesse infinie, après nous avoir donné la vie, nous a fait cadeau de ces deux bienfaits : la Mort et le Sexe. La mort qui rend toute chose unique, et le Sexe, ce privilège de transmettre la Vie (et dans l'extase en plus), donc la vision précieuse de l'éternel et du périssable, et chacun l'un dans l'autre. Car qu'étaient-ce donc que mes tableaux autour de moi ? Sinon le cri d'amour d'hommes et de femmes passés, poussières... Mais qui m'ont donné le monde, leur monde après l'avoir possédé et le mien. Puisqu'il y avait, je me souviens, au mur de mon bureau, là-haut à droite, une belle coupe de raisins dorés peints par ma grand-mère. Elle les a vus, et elle ne pouvait pas ne pas le dire, même avec ses petits moyens, avec leur sucre et leurs feuilles veloutées, un bel automne passé de notre planète. Probablement les a-t-elle mangés. Et elle a engendré mon père, et elle est morte plus tard, il le fallait bien. Et sa propre mère (mon arrière-grand-mère) avait fait de même; accrochée à gauche, il y avait la belle tête de Vierge, au fusain, copiée de Vinci, je crois; et Vinci, quel fut son modèle ? Et mon père, il

était e
qu'il f
de lu
connai
d'avan
roc. Et
j'ai rê
t-il ces
même
Drevet
Mo
regard
tous le
instant
l'enfila
être qu
et de vi
Mai
Les
Comme
chaleur
la fièvr
oreilles
marque
Qua
Sa loua
amour,
quoique
Et n
C'es
les born
Enfin
Et so
bas, soc
nos socs
sur vos
Vous
Et no
Mais
verra bi
sa récol
vous pès

était en face de moi, en photo (l'art du peuple à l'époque, mais le peuple savait ce qu'il faisait), agrippé aux haubans du vieux refuge Caron, les Écrins resplendissants de lumière au soleil du soir; il fallait bien qu'il meure pour que je vive et moi aussi connaisse cette face nord et ses étincelants séracs, et la marche dans le froid nocturne d'avant l'aube, et, du sommet, la possession de notre royaume de ciel, de neige et de roc. Et mes yeux s'en sont remplis de ces splendeurs, et de bien d'autres. Moi aussi, j'ai rêvé mes montagnes jusqu'à les peindre, et peut-être un jour quelqu'un aimera-t-il ces dessins maladroits, et se demandera qui je pouvais bien être. Comme moi-même j'essayais d'imaginer Ernest Berthier, dont j'avais des aquarelles, ou Joannès Drevet dont j'avais deux lavis.

Mourir, donner la vie, recréer le monde à chaque fois. Liberté totale. Toujours un regard s'éveillera à la beauté grouillante du monde. Sur chaque paysage, imaginer tous les regards qui l'ont caressé depuis la nuit des temps, car toujours il y eut un instant d'arrêt sur les cols ou les hauteurs, pour embrasser la plaine déployée ou l'enfilade des vallées entre les contreforts. Beaux cultes, finalement, plus vrais peut-être que les nôtres, que ceux du lingam et des dieux farouches dispensateurs de mort et de vie à la fois.

Mais nous, que faisons-nous de ce monde, hélas. "Qu'as-tu fait de ton frère ?"

Les vieilles légendes savaient bien, qui peuplaient les crevasses d'âmes en peine. Comme elles, je viendrai, lecteur, quémander par les nuits sans lune, un peu de ta chaleur de mes mains éternellement glacées. Un des enfers tibétains est de glace. J'ai la fièvre, le glacier craque, et toute chose me parle. Les Montagnes hurlent à mes oreilles: "Vous venez à nous, hommes, pressentant le divin; car nous portons la marque de Dieu."

Quand Il eut décidé de vous faire, afin que vous admiriez Son oeuvre et chantiez Sa louange, Il nous arracha de la Terre juvénile, nous passa à la flamme de Son amour, nous battit, nous forgea, nous courba, telles que vous nous voyez encore, quoique ébréchées de-ci, de là.

Et nous fûmes la Charrue de Dieu.

C'est avec nous qu'Il laboura la Terre en long et en large, épierrant Ses champs, les bornant de tous les blocs sur lesquels nous brisions quelquefois nos socs.

Enfin, Il vous sema.

Et son oeuvre étant accomplie, Il nous jeta sur les tas de pierres mancherons en bas, socs en l'air, où nous restâmes, ne labourant plus que les plaines de nuages de nos socs bleuis, n'ayant pour seule récolte que les souples épis de la pluie ondulant sur vos plaines.

Vous poussâtes, comme Il l'avait voulu.

Et nous, nous rouillâmes, oubliées.

Mais prenez garde, hommes ! Un jour, Il viendra récolter ce qu'Il a semé, et Il verra bien que vous commencez à pourrir (et qui parmi vous a jamais laissé pourrir sa récolte sur pied ?). Lors, Il vous moissonnera, vous liera, vous battra, et enfin vous pèsera, pauvres graines.

Mauvaise récolte, dira-t-Il, charançonnée déjà...

Et haussant les épaules, avec une larme peut-être à son vieil œil, Il viendra nous retourner, nous, Son araire. Il aiguisera nos socs à nouveau (et jamais vous n'aurez vu plus beaux tranchants d'arêtes), puis nous attelant à votre veau d'or, Il partira labourer la vieille Terre, enfouissant paille, chaume et balle, rêvant sous les nuages de Son ciel à ce qu'Il sèmera cette fois-ci pour que Sa prochaine récolte soit meilleure : autre chose..."

Ainsi parlèrent les Montagnes.

J'ai dû délirer un peu. C'est comme ça qu'on commence à partir. Je devrais écrire mon testament. "Je soussigné, sain de corps et d'esprit, lègue"... quoi donc ? Le monde, je l'ai déjà dit; mes tableaux qui trouaient les murs de ma chambre comme des fenêtres. Le reste..."

Je peindrais bien un peu de nouveau; moins de bleu et de blanc plus de rouge, de la terre, de la boue.... Peindre en plein air, aussi....

Marcher seul, la nuit, dans quelque ville obscure, le talon claquant haut et clair sur le pavé luisant de pluie. Ou dans quelque sous-bois d'hiver craquant de givre, avec un pâle soleil rougeâtre sabré par l'encre de Chine des branches dénudées. Ou sur le sable dur et frais où courent des reflets de ciel, quand croulent en cataractes les rouleaux sans fin de l'Océan. Ou pieds nus encore, dans l'herbe tendre et humide d'après les longues marches poudreuses. Ou sur les profonds et silencieux tapis de quelque intérieur bourgeois...

Sûrement mes pieds ont gelé pour que je rêve de telles jouissances plantaires !!!

Marcher vers les hommes, et leur sourire, sans effort. Je ne suis que l'un d'eux. "Lecteur, mon semblable, mon frère" écrivait Baudelaire et qui ne s'est reconnu dans ce grand parmi les grands. "Tout l'hiver va rentrer dans mon être."

Et voilà la cime si pure, si blanche. Et moi, avançant sur l'arête, pied à gauche, pied à droite, et le vide baignant mon corps, mon corps étant le vide, ballon retenu par le fil ténu de mes jambes, oscillant dans le vent d'ouest. Seuls le crissement des crampons et la torsion de la cheville m'ancrent encore : là est mon pied, tel est mon pas, le seul possible, qui me fait rester terrestre et non oiseau bleu planant à contre-courant des nuages, battu, jeté par-delà l'horizon, repris par de grandes gifles de vent, ballotté d'un abîme à l'autre, et les mesurant de ma chute... J'écarte les bras, je sens le vent soulever les plumes de mes ailes et les froisser de ses baisers de bête. Courbes souples de l'arête, tremplins, échines, grands mammifères plongeants et soufflants, troupeaux de dauphins des nuages, avec çà et là l'aileron noir des grands orques épaulards, des grands rocs fendant l'écume.

J'ai vu les grands troupeaux des montagnes danser autour de moi, m'éclaboussant de leurs plongeons dans la mer de nuages. Sous la surface, leurs grands corps se cherchant, muscles tendus des éperons, et les coups de queue des cols, et les ventres blancs luisant un instant à l'air libre; miroitement d'écailles des séracs, sombres rayures des piliers... et moi, pauvre pêcheur, chevauchant le plus beau des monstres, gigantesque Moby Dick lançant ses milliards de tonnes dans les

nuages sans poids, et sur mon visage le vent de la course et des poignées d'embruns, poussière impalpable de neige... Mais non, je ne rêve pas : reçu une coulée de neige lourde sur la tête; et mon piolet avec ! En tombant, j'avais dû le planter au-delà de la crevasse, et il y est resté jusqu'à ce que la coulée le décroche.

Une petite, toute petite chance. Je tremble, et plus de froid. Je vais remonter à ma broche au Prussik, essayer de la placer le plus haut possible, et tailler enfin dans la couche de neige surplombante pour l'abattre, et si j'en ai la force, me rétablir à la surface. Fébrilité, dans tous les sens du mot. Je laisse le sac au bout de la corde; je le tirerai d'en haut. Peut-être...

Sortir avant la nuit.

Le journal au fond du sac, dans son plastique. Seul témoin. Mettre le mot fin ?
Mon destin.

La page blanche.

POSTFACE

Et voilà, cher lecteur.

Nous avons trouvé le sac par hasard, début Octobre. Le beau temps stable revenu pendant trois semaines d'affilée avait remis la haute montagne en bonnes conditions et nous en avons profité pour faire l'arête de Coste Rouge.

Au crépuscule (les jours sont déjà bien courts pour des courses de cette longueur), cherchant nous aussi un passage pour rejoindre la descente de l'Orientale, longeant une énorme crevasse près de la rimaye, nous avons vu, je ne sais comment, cette broche à glace d'où pendait une fine corde de sept millimètres. Bien sûr, nous nous sommes penchés et avons vu le sac accroché au bout, heureux malgré tout de ne pas voir de cadavre.

Au prix de quelques acrobaties, nous avons récupéré le tout, puis marqué l'emplacement de la crevasse avec ce que nous avions: le matériel de bivouac à demi-gelé trouvé dans le sac et la corde lovée.

Ensuite, nous avons repris notre descente. En pleine nuit, nous poussions enfin la porte du petit refuge du Sélé, désert à cette époque. Après avoir apaisé notre faim et notre soif, nous avons fait l'inventaire un peu plus minutieux du sac trouvé, et au fond d'une poche, nous avons mis la main sur le journal. Dire l'impression que sa lecture nous fit, à la lueur d'une bougie, dans ce havre de chaleur, tandis que les forts vents d'automne mugissaient au-dehors dans la nuit glaciale, et que nous revivions notre propre course à travers ce pauvre récit, est au-dessus de toute description. Longtemps, malgré notre fatigue, nous discutâmes pour savoir ce qui avait pu se passer après "la page blanche": est-il sorti, finalement, mais sans réussir à récupérer son sac? Ou bien est-il tombé? Ou n'a-t-il pas réussi, malgré son piolet retrouvé, et a-t-il laissé son sac accroché comme dernier signal de détresse, comptant sur le passage d'une cordée? Au chaud sous "les couvertures puantes" nous avons vécu sa longue agonie, et la nôtre possible, si tout ne s'était pas passé comme prévu; la marge est étroite entre une course réussie et la catastrophe à cette époque de l'année.

Le lendemain, la longue descente à Ailefroide, malgré une belle lumière d'automne par-dessus les brouillards dorés, était remplie de tristesse, comme si un membre de notre cordée nous attendait, blessé, là-haut, attendant les secours... Et nous les envoyâmes dès notre arrivée à Briançon. Mais les gendarmes-guides ne purent fouiller la grande crevasse qu'une demi-journée; le lendemain, l'automne, le vrai, celui de la montagne, qui ressemble presque à l'hiver, était là, enfouissant sous une tempête de neige de huit jours toute trace humaine dans le massif.

Et nous n'en sûmes jamais plus.

lichens... Des grands troupeaux de bisons et de rennes de la vieille Europe, l'image même commence à se dissoudre au plafond de Lascaux, et sans aller si loin, j'ai vu tout à l'heure les ruines d'un chalet d'alpage, peut-être abandonné seulement depuis la dernière guerre; quelques alignements de cailloux encerclant un foisonnement d'orties; quels destins inconnus à jamais ?

Une génération chasse l'autre. De qui occupé-je la place ? Interchangeabilité totale, ou unicité absolue ? Vienne le temps où tout cela ne sera plus, oublié, illisible, incompréhensible, juste une belle parce qu'insoluble énigme pour paléographe érudit. Qu'est-ce qu'on s'imagine, qu'on va durer et encombrer de nos noms poudreux nos descendants, s'il y en a encore, et qui auront d'autres chats à fouetter. Alors pourquoi ne balances-tu pas ce stylo et cette feuille ? Diarrhée verbale du solitaire, narcissisme de la pensée après celui du corps. Mais comment ne pas se regarder dans un miroir, se poser éternellement la question de son existence : oui, toujours la même gueule, constance de mon aspect, de mon identité : identité, à chaque jour qui passe. Jusqu'à celui où je trouverai la glace sans reflet ; je serai fou, ce jour-là, paraît-il. Les fous sont-ils sortis du cercle, eux, abandonnant là leur corps et ses automatismes, prison vide, évadés ?

Echapper à cette bêtise, que j'aime pourtant, à en crier, à en créer quelquefois, à en rêver, à en peindre, enfin, si on pouvait appeler cela peindre (traces inutiles toujours).

Oui, mais la beauté d'une trace bien faite : maîtrise, jeu de la neige et de la gravité, corps qui n'est plus un corps mais une ligne mélodique, fantastique amas d'équations résolues, face au Grand Tout, indifférent comme de juste : comme l'enfant désespéré qui cherche à attirer l'attention des adultes. Mais il n'y a personne que mes sacrés jeux de neurones, encore et toujours.

La pensée, inutile et mobile comme l'écureuil dans sa roue. Briser cette damnée cage, ou tuer l'écureuil ! "Que ma quille éclate !"

Ou ne pas écrire. Être comme la note de musique qui s'envole à jamais, mais qui participe de l'immense univers de sa symphonie, et qu'on ne peut retrancher.

Il y a longtemps que je ne peins plus ; j'étais trop loin de ce que je voulais montrer. Là aussi, il y avait incommunicabilité. Comment faire sentir ce que je connaissais de mieux en mieux, avec ma technique toujours aussi limitée ? Et pour qui ? Quelques alpinistes seulement, la poésie étant l'art de parler des choses communes à tous les hommes, sinon ils ne la comprennent pas. Par exemple, comment parler de la sensualité de l'escalade (cf. Giono : "...le grand corps de pierre") à ceux qui ne l'ont jamais pratiquée (id. "...dans l'écart de ses bras et de ses jambes et sur toute la surface glissante de son ventre.." etc, je cite de mémoire) ? D'où le public très restreint des poètes et peintres de milieux exceptionnels : montagne, mer (un peu moins). Pourquoi la poésie universellement appréciée est celle des sentiments humains : amour, haine, vengeance, pouvoir, oppression, etc. Mais qui comprendrait la poésie des oiseaux ou des poissons, ou la peinture des

L'Ailefroide face nord



L'arête de Coste-Rouge vue du col

l'ailefroide face sud



abeilles qu

Il n'y a
tendres et
découragé

De mé
années d'a
autrefois
seulement

Quelques

Et il avait

de sa voit

ne grimpa

pas restés

lui ? Peut-

que des p

Depuis, j'

faces et se

plutôt ne

que c'est

aujourd'h

minute!

Oui, je

la Bérard

Je ris,

une secon

digestion

par la sue

Il doit fai

moi tout

patiemme

difficulté

rugueuse

renouve

Fétoules,

je n'ai t

souvenirs

n'était pa

sommets.

quelle ter

prières.

Un je

abeilles qui perçoivent les ultra-violets je crois ? Personne, sauf les snobs bien sûr.

Il n'y a qu'à voir ces petits nuages qui montent derrière le col de la Mariande, si tendres et si légers sur le bleu méditerranéen du ciel du Valjouffrey, pour être découragé de toucher un pinceau.

De même, je ne sais pas ce qui m'a poussé à revenir en montagne après ces années d'absence, sinon un dernier réflexe de survie. Retour aux sources, à ce qui autrefois orientait et justifiait mon existence, à tort ou à raison : capable de l'inutile seulement. Mon père avait couru ces cimes lui aussi, et les avait aimées, je pense. Quelques photographies dans un album en témoignent, et même quelques premières. Et il avait vieilli, et plus jamais remis les pieds en montagne, sauf à quelques mètres de sa voiture. À peine me parlait-il quelquefois de ses courses. Un jour, alors que je ne grimpais peut-être pas encore, il m'avait amené à la Bérarde, mais nous n'étions pas restés longtemps, le temps de boire un café chez Sidonie ; trop de souvenirs pour lui ? Peut-être nous sommes-nous enfuis ce jour-là ? Moi, j'étais déçu de n'avoir vu que des gargottes, quelques pentes dénudées, et aucun grand sommet surtout. Depuis, j'ai compris mon erreur de jugement : l'Oisans..., secret. Et j'ai couru ses faces et ses arêtes, pendant que mon père attendait la mort dans un lit d'hôpital, ou plutôt ne l'attendait même pas contre toute évidence : inconscience ? Le sentiment que c'est toujours pour les autres ? Quelle force, alors que le ciel est si bleu aujourd'hui ; incroyable comédie que la vie nous oblige à jouer jusqu'à la dernière minute!

Oui, je pourrais encore me la jouer ; il n'y a qu'à se laisser faire : cette femme à la Bérarde...

Je ris, car la faim m'a pris d'un seul coup, et les noires pensées n'ont pas tenu une seconde. Repu maintenant, je puis de nouveau épancher ma bile. Mais non, la digestion incite à l'indulgence. Une petite brise a fini de sécher mon tricot mouillé par la sueur. Le soleil a tourné ; il n'y a plus d'ombre menaçante dans l'éperon nord. Il doit faire bon palper les derniers blocs et savourer l'instant où l'Olan jaillit pour moi tout seul (bien sûr je suis en tête de cordée et le second attendra bien patiemment l'ordre un peu différé de me rejoindre au sommet, se demandant quelle difficulté imprévue me retarde). Vautré dans les blocs, j'avale lentement la corde rugueuse. Jeu habituel avec les vieilles connaissances de l'horizon révélé, renouvelées par cet angle sous lequel je ne les avais jamais vues : l'arête ouest des Fétoules, l'Aiguille d'Olan, et la Maximin où j'étais seul, et cette face, célèbre, que je n'ai toujours pas faite à l'Olan... Comme si j'y étais, mon Dieu, tous ces souvenirs, si doux et si lourds. Que de visages disparus, broyés par la vie, quand ce n'était pas par les avalanches ou les chutes ; et celui que j'avais moi-même sur les sommets. Être sûr de les revoir tous un jour tels que je les ai connus, quel rêve fou, quelle tentation. Cela me déchire, et j'espère que cette déchirure vaut toutes les prières.

Un jeune gars et une fille viennent de passer; ils vont bivouaquer sur la moraine

un peu plus haut pour faire justement l'éperon nord des Arias demain ; moi qui pensais que c'était une course délaissée. Ils ne sont pas vraiment beaux, mais leur regard, lui, levé vers ce qui est déjà "leur" voie... Ils m'ont un peu toisé car j'ai l'air du parfait touriste (enfin, il est tout de même bien chaussé). Et c'est vrai qu'ils sont d'un autre monde, même s'ils en ont encore un peu de vanité. J'étais comme eux. Mais moi, leur frère inconnu, je sais comme ce soir dans le vallon déserté ils se sentiront seuls sous la brise froide venue du glacier; et comme elle sera dure l'heure inhumaine de la sortie des duvets, après les gestes avarés et les rares paroles, pleines de haine presque, du petit déjeuner. Et les premiers pas dans l'obscurité glaciale vers ce bloc repoussant dont hier, imprudemment, ils ont fait un jeu. Cette angoisse, au mieux cette volonté de ne pas penser, qui vous tenaille aussi longtemps qu'on pourrait faire facilement demi-tour et courir vers la vallée, la chaleur, tout le confort possible ; on y serait juste pour l'ouverture du café... Une des tentations les plus diaboliques qui soit, jusqu'au moment magique où l'on a franchi les premiers obstacles, où deux longueurs de corde vous ont obligé à penser tous vos gestes un par un, à rassembler sous vos ordres (à coordonner) tous ces membres indociles et engourdis, tremblants même quelquefois, où enfin vous êtes un, à votre place dans le jeu merveilleux, et tant pis si le soleil n'est que bien plus tard de la fête, là haut, près du sommet. Les sources de la joie sont retrouvées, et l'on rit de ses angoisses nocturnes.

Le soleil a baissé derrière Lauranoure et les ombres ont envahi mon alpage, commençant leur assaut quotidien des parois encore triomphantes de lumière dorée. Je vais redescendre, laissant à mes deux amis inconnus toute leur solitude pour leur patiente conquête d'eux-mêmes. À moi le long retour vers le Vénéon bondissant, et tant mieux si je termine à la nuit close.

La Bélarde

Je suis sorti de la tente vers cinq heures ce matin pour pisser. L'aube était glaciale et l'Ailefroide méritait plus que jamais son nom, là-bas, noire malédiction au dessus du Vénéon. Heureusement, d'ici, on n'en voit qu'une partie. Pensée pour le jour où nous nous sommes trouvés à la même heure, Maurice et moi, accrochés déjà depuis longtemps dans les murs verdâtres du glacier Long, dont on voit la sortie. Et nous ne ressentions rien de tout ce froid... Comme les deux jeunes d'hier, aux Arias. Ils ont dû passer la rimaye maintenant; toute l'angoisse est restée sur le plat du glacier. Ils auront beau temps.

Une petite flamme rouge s'est posée sur le sommet de la Grande Aiguille de la Bélarde, si difficile à identifier d'habitude à cause de la perspective écrasée. Volupté de se replonger dans son duvet et de se rendormir.

Les cris des enfants m'ont réveillé dans l'or de ma tente transpercée par le soleil depuis longtemps levé. Tous inconnus maintenant; autrefois, il y avait Katia, Lolotte, les filles du facteur, et ceux de quelques guides ou habitués du massif. Nous avions emmené Laurent à Bonne Pierre: comme ce gosse de dix ans, petit-fils de

guide fameux. qu'il ne rester maintenant ?

J'ai tendu le pierres sèches q la tête des lon papillotement d cerveau et me fa du cri de joie re doute la trouvai

Garder cet é solitude souven

Bien sûr, auj

Bonne Pierre

Pour ne pas traverser la plac les cinq ou six préféré emprun Etançons. Tant la rive gauche d Meije, et enfin déjà chaud dans au lit. Qu'impo pourrais aussi b

J'ai bu et re cascade de la T son froid, en fai toujours cela po j'ai retrouvé la Étirement des j vallées, de mor mienne depuis rythme grave. mon soulier, au pilier des Corne d'une dalle cha glacier dans le e n'apparaît pas l dalles polies pa enfoui sous la étincelant océan

guide fameux, regardait la montagne, son domaine bientôt; cela crevait les yeux qu'il ne resterait plus bien longtemps sur les sentiers battus. Est-il guide maintenant ?

J'ai tendu le bras et ouvert la toile : la Condamine étincelle par dessus le mur de pierres sèches qui clôt cet ancien champ de pauvre. Un peu de rosée alourdit encore la tête des longues graminées; le bouleau frémit et murmure comme un elfe, papillotement de blanc et de vert tendre. Allégresse à la Vivaldi qui me transperce le cerveau et me fait gonfler le cœur, littéralement : une grosse boule dans la gorge faite du cri de joie retenu. Au cœur des Alpes, un peuple simple a inventé le yodel, sans doute la trouvaille instinctive de quelque pâtre, un matin tel que celui-là.

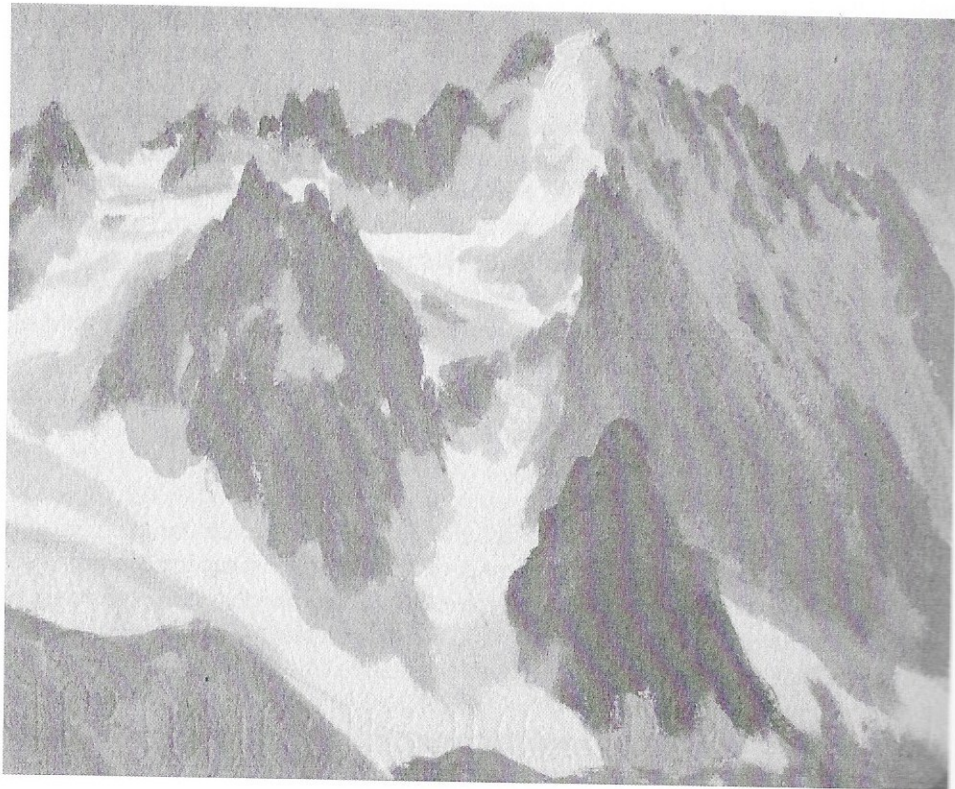
Garder cet état de grâce. En silence, préparer mon petit-déjeuner. Richesse de la solitude souvent ; aucune parole sur mes lèvres depuis hier après-midi.

Bien sûr, aujourd'hui, j'irai à Bonne Pierre.

Bonne Pierre

Pour ne pas rompre ce bienheureux silence, je n'ai pas voulu prendre le risque de traverser la place de la Bélarde, qui n'est pourtant que le court espace compris entre les cinq ou six maisons du hameau. Partant directement au-dessus de la tente, j'ai préféré emprunter le début du sentier de la Tête de la Maye, sur la rive droite des Etançons. Tant pis pour la dénivelée supplémentaire. Une descente pour passer sur la rive gauche du torrent, aussi boueux que la haute muraille dont il est l'envoyé : la Meije, et enfin le sentier de Bonne Pierre sans avoir rencontré personne. Il faisait déjà chaud dans les vernes et j'ai payé mon tribut de sueur ; ça m'apprendra à traîner au lit. Qu'importe d'ailleurs, j'ai la patience des fourmis, et pour ce vallon, je pourrais aussi bien partir à pied de Grenoble.

J'ai bu et rempli ma gourde là où le chemin coupe le ruisseau qui tombe en cascade de la Tête de la Somme. Une grande dalle plate a enlevé à l'eau l'excès de son froid, en faisant une gourmandise pour ma bouche asséchée. Que n'avons-nous toujours cela pour nos soifs, au lieu des tristes robinets de nos cités. En deux pas, j'ai retrouvé la raideur bien connue de la moraine, échine tendue de monstre. Étirement des jarrets, et ce pas si lent du montagnard, qui dévore l'altitude; que de vallées, de moraines, de glaciers, de sommets gravés de cette lente foulée qui est mienne depuis que la montagne m'a pris. Pendant que le corps est occupé par ce rythme grave, l'esprit vagabonde avec l'œil, de ce petit sempervivum, là, devant mon soulier, au souvenir de telle touffe de mousse fleurie rencontrée là-haut dans le pilier des Cornes de Pié-Bélarde, il y a bien longtemps, sourire malicieux à la sortie d'une dalle chaude de soleil. Regards vers la profondeur du torrent, craché par le glacier dans le chaos de blocs et de terre qui remplit en vrac le fond du vallon, là où n'apparaît pas la rigide ordonnance de la moraine, ou, sur l'autre rive, des grandes dalles polies par les anciens glaciers. Temps lointains où tout notre espace vital était enfoui sous la glace, les montagnes seules émergeant en archipels désolés sur cet étincelant océan de froid.



Aquarelle de Kate Richardson

Et soudain, en quelques pas, on atteint le garrot du monstre, et l'on s'aperçoit que lui qu'on croyait si fier courbe la tête et rampe, subjugué, aux pieds du dieu hautain qui rêve au fond du vallon : le dôme de neige des Ecrins se révèle dans la splendeur unique de son architecture, j'allais dire sa pose, asymétrique, écrasant la grand-place du glacier de ses piliers savamment divergents qui pourtant ne guident le regard qu'au point d'unique convergence : le minuscule et toujours asymétrique triangle blanc de la corniche sommitale. Toujours, je reste un moment à cet endroit, dans le rare gazon, et mon regard caresse de nouveau les grands itinéraires inconnus, ou quelque rigole de glace suspendue entre deux abîmes où personne ne passera jamais. Vieux projets de jeunesse, jamais réalisés.

Bonne Pierre, Bonne Pierre... Je te revois, en automne, chassant les moutons sur ta moraine enneigée... Brouillard dans lequel nous montâmes une fois, et où tu ne daignas dévoiler ton sommet merveilleusement lointain qu'une demi seconde, suffisante pour un dévot comme moi. Lente descente où le soleil couchant rosissait la brume de transparences soyeuses comme la chair de la femme aimée. Froide montée dans la neige gelée du printemps jusqu'à la Brèche de la Somme ; double